17 MAI 1952

France

N° 344 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

ÉTERNEL JAPON

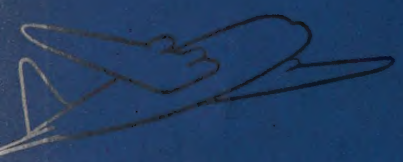
Paul Mousset, notre envoyé spécial en Extrême-Orient, vient de rentrer du Japon. Il rapporte, dans ce numéro, ses impressions sur l'avenir réservé à ce pays à qui l'entrée en vigueur du traité de paix vient de rendre sa souveraineté. L'image qu'il a prise à Kyoto de cette charmante Japonaise attendant le train devant l'affiche du dernier film nippon montre que la défaite et sept années d'occupation n'ont guère modifié le rythme de la vie dans l'empire du Soleil Levant.

TOURISTES...

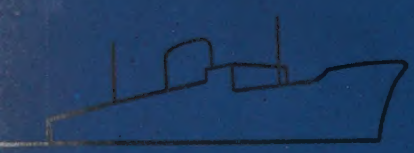
...QUI VISITEREZ LA CORSE
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

HOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

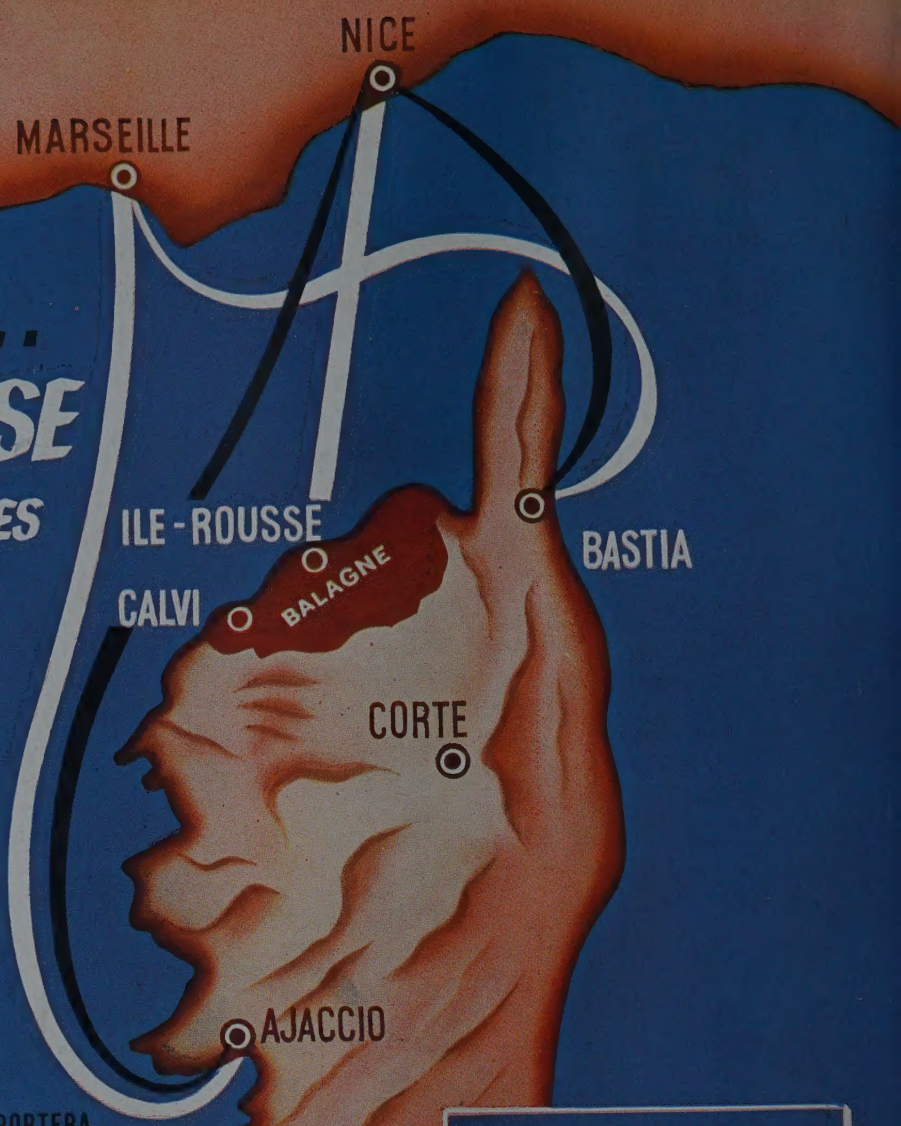
ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES OU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

8me ANNÉE — NUMÉRO 344 17 MAI 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

7E ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE ALLIÉE

LE jour même où, à la Flamme de l'Arc de Triomphe, les flambeaux du Relais sacré étaient allumés en prélude aux cérémonies commémorant le septième anniversaire de la capitulation de l'Allemagne, le gouvernement décidait de conférer au général Juin la dignité de maréchal de France. C'était d'ailleurs, presque jour pour jour, l'anniversaire de cette bataille du Garigliano gagnée en 1944 par le nouveau maréchal et qui constitue son plus beau titre de gloire.

Le maréchal Juin, qui avait appris à l'Ecole militaire de Sandhurst, en Grande-Bretagne, où il se trouvait en visite, la haute distinction dont il était l'objet, fut accueilli à l'aérodrome d'Orly par les membres de son état-major, qui lui remirent le fanion à sept étoiles qui est désormais le sien et qui fut aussitôt fixé à sa voiture.

JUIN ET LECLERC MARÉCHAUX DE FRANCE

En même temps qu'il appelait au maréchalat le vainqueur du Garigliano, le gouvernement demandait au Parlement d'élever à la même dignité, à titre posthume, le général Leclerc, le chef de l'héroïque 2e D. B., le libérateur de Paris. Le pays a accueilli avec joie et fierté l'hommage rendu aux deux grands soldats, magnifiques artisans de la victoire.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet et Pierre Bizet).

UN DOCUMENT : LES TROI

Il y a peu de mois le président de la République déposait sur la dépouille du général de Lattre de Tassigny le bâton étoilé de maréchal de France. L'opinion unanime émit le vœu que le même honneur fût rendu au général Leclerc. Dès la disparition du grand soldat elle l'avait souhaité. C'est aujourd'hui chose faite, et les deux chefs illustres, qui dans leur ardeur à servir la patrie sont l'un et l'autre allés jusqu'au sacrifice, dorment désormais confondus dans un même témoignage de reconnaissance. Le maréchalat étant conféré à titre posthume au général Leclerc, une loi était nécessaire. Le projet soumis au parlement prendra effet le 24 août prochain, anniversaire de la libération de Paris. La capitale accueillera avec ferveur le juste hommage rendu à son libérateur.

En présentant au Conseil des ministres le projet auquel la ratification du parlement donnera force de loi, M. René Pleven rappelait en ces termes la fulgurante carrière du général Leclerc :

> Commandant la 2e division blindée, il prit une part glorieuse à la bataille de Normandie, libéra Paris dressé contre l'occupant, força la route de Strasbourg, où il ramena nos couleurs, venues du cœur de l'Afrique où il avait fait le serment fameux, atteignit le premier Berchtesgaden, haut lieu du nazisme, au terme d'une marche épique jalonnée de victoires obtenues parfois au mépris des conventions d'école.

Le gouvernement a en même temps élevé
dignité de maréchal le général Juin, le seul v
et pourvu d'un commandement des généraux a
commandé devant l'ennemi. Il répond ainsi
vœu déjà maintes fois exprimé et tradu
l'Assemblée nationale par plusieurs proposi
de résolution.

Pour l'histoire le nouveau maréchal est a
tout l'animateur de la campagne d'Italie, celu
a su imposer ses conceptions et insuffler à
sa foi dans le succès final.

Il est l'homme qui a revendiqué pour le c
expéditionnaire français l'honneur d'une offe
et qui a fait de la campagne d'Italie la pren
grande victoire sur le front d'Europe.

Aussi comprend-on que le gouvernement

MARÉCHAUX DE LA VICTOIRE

choisi pour lui conférer le plus haut titre militaire une date qui, à quelques jours près, est précisément celle où, en 1944, Juin remportait cette victoire du Garigliano à laquelle son nom demeure attaché. Date qui, un an plus tard, marquait la capitulation de l'Allemagne, événement dont la France vient de commémorer le septième anniversaire.

Mais l'éclat de cette victorieuse campagne d'Italie ne doit pas faire oublier les autres titres que s'est acquis le maréchal Juin, notamment en 1940 à la tête de la division qu'il commandait, et dont la conduite fut héroïque, et aussi les services rendus en Afrique du Nord ainsi que les qualités qu'il déploya au Maroc comme résident général. Inspecteur général des forces armées, commandant du secteur Centre-Europe, il assume présentement une charge écrasante et met au service de la France et de la défense occidentale sa vaste expérience et le prestige conquis sur les champs de bataille.

M. Pleven a ainsi résumé ses titres exceptionnels :

Le 8 mai 1945 la victoire couronnait les drapeaux alliés. Un an auparavant, presque jour pour jour, la bataille du Garigliano ouvrait la porte à la victoire en Italie. Un chef avait imposé le plan de bataille, soutenu et conduit le combat : le général Juin, qui reste dans l'histoire l'homme du Garigliano...

Comme résident général de France au Maroc, inspecteur général des forces armées, commandant les forces terrestres alliées du secteur Centre-Europe, le général Juin acquiert chaque jour au service du pays de nouveaux titres qui le qualifient sans conteste pour la suprême dignité militaire...

DANS QUELQUES JOURS UN ALBUM HORS SÉRIE SUR LE MARÉCHAL JUIN

Les matraques ne prévalant pas contre le nombre, la police dut utiliser les gaz lacrymogènes (ci-dessus). En bas : deux jeunes manifestantes.

INQUIÉTUDE QUANT A

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

COMME l'indique la couverture de « France-Illustration », ce numéro est en partie consacré au Japon. Un article rédigé à Tokio, où se trouvait dernièrement l'auteur de ces lignes, et publié plus loin dresse en effet un bilan de l'occupation américaine de l'archipel. A plusieurs reprises l'accent y est mis sur les possibilités offertes au marxisme par la confusion née chez les Nippons des incertitudes ou de la précipitation de la politique orientale poursuivie par Washington. Que le parti communiste (qui, aux élections de 1949, avait obtenu trois millions et demi de voix) dût se réaffirmer, à plus ou moins longue échéance, à Tokio et dans les grandes villes, quiconque connaît un tant soit peu le dessous des cartes n'en pouvait douter. Les Américains, eux, ne le pensaient pas. Les événements se sont chargés de leur ouvrir les yeux.

Le 28 avril le traité de paix nippo-américain, signé à San Francisco en septembre dernier, entrait en vigueur. Traité ratifié par la plupart des puissances actuelles, mais pas par l'U. R. S. S., non plus que par la Chine de Mao Tse Toung. Trois jours plus tard, le 1er mai, le temps était idéal : grand soleil et ciel bleu. Dans les avenues, sur les esplanades proches se pressait la foule habituelle, lente à s'écouler, de Japonais et de Japonaises en kimono ou en vêtements européens. Ce 1er mai était, d'autre part, la première occasion qu'avait le Japon de célébrer sa liberté reconquise. Dans le parc dédié à la mémoire de l'empereur Meiji des discours allaient être, étaient ou avaient été prononcés — discours de leaders syndicalistes, affirmant la volonté de la classe ouvrière de voir respectés les avantages conquis par elle depuis sept ans. Rares, parmi les promeneurs, ceux imaginant à la fin des meetings des manifestations tumultueuses. Celles qui, soudain, se produisirent se révélèrent pourtant sans précédent.

Sur leur déclenchement les rapports demeurent confus. Pris de court, les témoins de l'affaire semblent avoir été surtout impressionnés par l'ampleur des désordres. Des cortèges venaient de défiler devant la Diète. Ils groupaient, en gros, une centaine de milliers d'hommes et de femmes qui chantaient *l'Internationale* et portaient des pancartes célébrant Staline, Mao Tse Toung, King Il Soung et divers chefs communistes nippons. Foule composée d'ouvriers, le front entouré de cette serviette roulée en

Un leader socialiste tenta en vain de calmer les émeutiers, qui allaient bientôt le mettre à mal. Mais beaucoup d'entre eux furent blessés.

APON « AMI ET ALLIÉ »

corde, propre aux travailleurs nippons ; d'employés en col blanc ; d'étudiants à l'uniforme noir, à la casquette carrée rappelant la shapska polonaise. Foule composée aussi de ces Coréens dont, après la défaite nippone, les Américains admirent sans grande discrimination l'arrivée par bateaux entiers sur le sol du Japon. (Compensation, pensaient-ils, au traitement à eux infligé jusqu'en 1945 par Tokio.) Beaucoup des femmes arboraient le kimono national ; mais les plus jeunes avaient revêtu la jupe noire et le corsage blanc des mouvements féminins communistes. Entre deux chants d'*Internationale* elles scandaient les slogans du jour : « Américains, rentrez chez vous ! », « A bas Yoshida ! », « Plus de guerre, plus de départs forcés pour la Corée ! », admonestation ne répondant, à vrai dire, à rien, les Américains n'ayant jamais recruté de Japonais pour l'expédition coréenne.

★

Quelques échauffourées avec la police avaient déjà eu lieu quand brusquement la situation devint sérieuse, en face du palais impérial, devant le siège du G. Q. G. du général Ridgway, le Daï Ichi Building. Des grêles de pierres firent voler en éclats des vitres de l'immeuble. Renforcée en hâte de fantassins accourus baïonnette au canon, la garde américaine s'employa à interdire l'entrée du Daï Ichi. Ses efforts se bornèrent là du reste, la rue et sa police étant, depuis le 28 avril, du ressort des seuls Japonais. A ceux-ci, rapidement débordés, des camions remplis d'autres policiers vinrent assez vite en aide. La bataille gagna alors de proche en proche, pour ne point cesser pendant quatre heures. Une dizaine de morts et près de mille huit cents blessés, parmi lesquels le leader syndicaliste nippon Shin Fujisawa, gravement atteint, ainsi s'établit le total des victimes. Des autos américaines furent renversées, incendiées ; des G. Is, molestés, matraqués, jetés à l'eau ; le palais impérial, l'immeuble de Radio-Tokio, où se tenaient les services de presse et de radio de l'ancien S. C. A. P., attaqués. Il fallut plusieurs milliers de policiers, il fallut surtout les gaz lacrymogènes pour chasser les émeutiers. Troubles qui s'étendirent, le 1er mai, à tout l'archipel. Si, à Kyoto, ils ne connurent pas la violence de ceux de Tokio, en revanche, à Osaka, on estime à cinq cent mille ouvriers (chiffre semblant tout de même un peu gros) les manifestants qui, comme dans le reste du Japon, protestèrent contre le traité de paix et la présence des Américains.

Ces faits, brièvement énoncés, attirent plusieurs remarques. D'abord prétendre, comme n'ont pas craint de l'affirmer certains, que seuls des Coréens et les étudiants se trouvent responsables du tour pris par les manifestations est inexact. Des Japonais de toutes classes participèrent aux émeutes, indéniablement d'inspiration communiste. Tous, ils témoi-

Porteurs de drapeaux rouges et de pancartes couvertes de slogans communistes, les manifestants défilent devant le palais de la Diète impériale.

gnèrent d'une même hostilité contre les Américains. Pourtant un grand nombre des combattants du 1er mai n'appartenaient pas au parti, mais bien à ces associations « pour la revanche » dont les Américains, durant tout leur séjour, semblent avoir sous-estimé la puissance.

En second lieu, l'accord existant entre la police « démocratisée » et la foule, du moins au début des troubles, s'est révélé patent.

Enfin il semble étrange que le gouvernement, parfaitement au courant de l'importance de la manifestation, n'ait cru bon de prévoir qu'un service d'ordre de trois cents policiers. On a également lieu de supposer que si d'aucuns — dans les sphères officielles — eurent vent de protestations éventuelles contre le traité, ils se les figurèrent réduites à quelques cris poussés devant le Daï Ichi Building. Préférera-t-on au contraire admettre l'hypothèse que le gouvernement japonais actuel n'ait pas tenté de prévenir des troubles destinés, dans son esprit, à montrer aux Américains la précarité de leur position et, du même coup, de la sienne propre, à moins que des mesures draconiennes — bien peu démocratiques, donc pas américaines ! — ne soient décrétées d'urgence ?

Ainsi, très peu de temps après l'entrée en vigueur du « traité de réconciliation, d'amitié et d'alliance », on se voit contraint d'enregistrer deux tendances rigoureusement contradictoires. 30 % des Japonais qui, s'ils ne sont pas tous communistes, se déclarent depuis longtemps déjà contre toute collaboration avec les Etats-Unis viennent de démontrer avec éclat que, loin de rester passifs, ils constituent une force qu'aucun gouvernement ne peut négliger. Des mots d'ordre récents prévoient le passage à la clandestinité du parti communiste nippon, la création de maquis et la lutte à outrance contre tout gouvernement composant avec les « envahisseurs ». Il convient du reste de souligner la patience, l'habileté qui poussèrent les communistes nippons à rester en veilleuse pendant près de sept ans. Les Américains, après leur conquête des îles, s'attendaient à une résistance occulte, à des attentats, à des sabotages. Rien n'arriva. Pourquoi ? Parce qu'il importait avant tout d'aboutir au plus vite à la conclusion d'un traité, au départ des occupants. Aujourd'hui que Washington ne peut revenir sur sa signature, ses ennemis véritables jettent le masque. Ils le font d'ailleurs avec une brutalité si grande que la situation de M. Yoshida ne peut qu'y gagner auprès des Américains. Ceux-ci ont exprimé leur surprise peinée des événements du 1er mai. Fallait-il donc qu'ils se fussent fiés à de simples apparences ! qu'ils eussent cru en des gens chez lesquels tromper l'ennemi est, plus encore qu'ailleurs, œuvre pie ! Toute leur politique à l'égard d'un Japon « démocratisé » reposait sur une entente loyale, sur une coopération sincère dans de nombreux domaines. Le malheur veut que la démocratisation ait échoué et que, inspirés plus encore par Mao Tse Toung que par Staline, leurs adversaires irréductibles risquent de gagner sans difficulté à leurs vues, prétendues hypernationalistes pour la circonstance, la quasi-unanimité de la nation.

Pour combattre cette éventualité — et c'est ici la seconde des tendances — quel recours a M. Yoshida (ou peut-être son successeur) ? Plus que jamais il se trouve forcé de s'appuyer sur l'Amérique, c'est-à-dire d'obtenir d'elle mille avantages auxquels Washington s'est refusé jusqu'à présent : financement entièrement américain du réarmement nippon ; traités commerciaux de faveur ; abolition de certaines mesures imposées par S. C. A. P. et mal vues des partis libéraux ou « fascistes » ; vote, surtout, de cette loi contre les « activités subversives », préconisée dès février dernier par M. Yoshida, alors qu'il dénonçait la préparation d'un coup de force communiste.

En quelques jours le climat politique du Japon a donc changé. Débarrassés du contrôle des Américains, les adversaires maintenant s'affrontent. La réorganisation du régime policier contre lequel les Américains ont lutté avec tant de zèle n'est plus qu'une question de semaines. Déjà, je ne crains pas de l'affirmer, les ministères intéressés se préparent à remettre sur pied la « gestapo » nippone de naguère. Si l'avenir de la démocratisation du Japon par l'Amérique n'a jamais beaucoup éveillé d'espoirs chez personne, celui du Japon « ami et allié » doit provoquer à présent chez les Occidentaux des inquiétudes.

Avec les placards séditieux dont il s'est emparé, un garde rejoint le cordon de police qui veille à l'entrée du palais de l'empereur.

POUR QUE LA MACHINE LIBÈRE L'HOMME, IL FAUT UN SUPPLÉMENT D'AME...

PAR DANIEL-ROPS

Le XI^e^ siècle de notre ère ne fut nullement, comme cela s'écrit encore dans les manuels en usage dans trop de nos classes, un temps d'obscurantisme et de stérilité. Cette époque, où la monarchie française commença à créer les institutions sur lesquelles elle allait, durant sept cents ans, faire vivre le pays, où le style roman, sortant des ébauches de la période carolingienne, commença à dresser tant de chefs-d'œuvre, où les moines clunisiens rendirent à la culture intellectuelle ses bases, appartient en vérité à la plus belle période de la société occidentale, à cette période de la cathédrale et de la croisade où notre civilisation atteignit sans nul doute à un de ses plus hauts sommets.

Sur le plan purement technique, il est aussi faux de ne voir en elle qu'un temps de routine et de stagnation. Il est maintenant établi que c'est aux environs de 1050 que furent réalisées quelques-unes des inventions les plus décisives dont l'humanité ait bénéficié jusqu'au XIX^e^ siècle, où se marqua un nouveau palier, plus important encore, dans la marche vers le progrès matériel. C'est alors que le collier d'attelage dur fut substitué au collier mou, que la ferrure des chevaux se généralisa, qu'on attela les chevaux en timonier et non plus en file, que les navires utilisèrent le gouvernail d'étambot au lieu de la rame de gouverne, ce qui permit du coup d'augmenter le tonnage, que sur les canaux apparurent les écluses permettant à la voie d'eau de franchir le relief. Et maintes autres inventions aussi capitales... Toutes aboutirent à un résultat semblable : augmenter la quantité d'énergie dont l'homme pouvait disposer.

C'est en cela que ces inventions techniques peuvent être tenues pour hautement civilisatrices. Le problème de l'énergie est en effet étroitement lié à celui de la civilisation. On peut poser en règle absolue que toute société où la quantité d'énergie mise à la disposition de l'homme est faible est obligatoirement une société où règne l'injustice sociale, où l'oppression des masses humaines est inévitable. Les sociétés antiques, qui ne possédaient qu'un équipement technique rudimentaire, ne pouvaient absolument pas se passer de l'esclavage, qui finit par constituer dans l'Empire romain la moitié au moins de la population. Et le servage, forme rurale et d'ailleurs atténuée de l'esclavage, survécut en Europe occidentale tant que le progrès technique n'eut pas accru sensiblement la quantité d'énergie disponible.

Les inventions du XI^e^ siècle ont donc travaillé toutes à accroître cette quantité. Bornons-nous à un exemple, celui du collier d'attelage. Les travaux, si remarquables et si pertinents, du commandant Lefebvre des Noëttes ont, on le sait, démontré que le cheval attelé à la manière antique, c'est-à-dire par une bande de cuir souple qui lui serrait le cou, étranglant la trachée et l'obligeant à redresser la tête dans l'attitude classique qu'on voit sur tous les bas-reliefs grecs ou romains, ne pouvait jamais tirer plus de 500 kilos. L'inventeur inconnu qui, en France sans doute, un peu après l'an 1000, eut l'idée de faire un collier dur, prenant appui sur le squelette de l'animal, permit aux solides fardiers de tirer six ou huit fois plus. Complétée par d'autres, que nous évoquions tout à l'heure, cette invention mit à la disposition de l'humanité l'énergie animale en des proportions beaucoup plus grandes qu'auparavant. Il était donc logique que, l'énergie humaine devenant moins nécessaire, il y eût un phénomène sociologique corrélatif au progrès technique, la libération des esclaves, la fin du servage. Ce qui fut.

En effet, c'est à partir du milieu du XI^e^ siècle que commença — et précisément dans le pays de France, où le progrès technique était rapide — le grand mouvement de libération des serfs. C'est à l'époque des premiers Capétiens que ce mouvement prit naissance ; au XII^e^ siècle il aura atteint à son résultat presque total. Faut-il voir là la seule conséquence du progrès technique, c'est-à-dire le jeu d'une loi précise du matérialisme historique ? Pas seulement. Car le mouvement de libération, s'il fut favorisé et, dans une certaine mesure, permis par le progrès technique, fut réclamé et conditionné par des forces morales et spirituelles. En substance, c'est l'Eglise qui réclama au nom de la fraternité chrétienne la libération des serfs et, d'ailleurs, qui donna l'exemple en libérant elle-même les siens sur les domaines de ses grandes abbayes. Et la royauté suivit de près cet exemple, parce que ses chefs, les Capétiens, surent s'élever au-dessus des intérêts égoïstes pour obéir aux impératifs d'intérêts moraux supérieurs. La révolution sociale que fut la fin de l'esclavage fut donc conditionnée par la rencontre d'un progrès technique et de certaines influences morales et spirituelles. On peut citer comme contre-épreuve le fait que l'institution servile demeura en usage jusqu'au XIX^e^ siècle dans un pays comme la Russie, où, d'une part, le progrès technique fut infiniment plus lent et où, d'autre part, le christianisme apporté par Byzance eut, quant au problème de la liberté, une attitude entièrement différente de celle du catholicisme.

Il semble donc bien qu'il s'agisse d'une loi et qu'on puisse poser une sorte d'équation : toute transformation sociale dépend à la fois de l'action du progrès technique et du jeu des forces morales. Le seul terme de progrès technique place l'homme du XX^e^ siècle dans le climat même qui lui est le plus familier. Depuis que, il y a quelque cent cinquante ans, James Watt fit tourner le volant de sa machine à vapeur, l'énergie mise à la disposition de l'humanité se trouve accrue dans des proportions presque incroyables. La courbe de cette augmentation monte à la verticale et tend presque à l'infini. Entre la petite roue à aubes que l'Egyptien primitif installait au fil d'un canal pour faire monter l'eau et qui ne développait pas un quart de cheval-vapeur et les turbines de nos usines hydro-électriques qui développent de 3.000 à 5.000 CV la proportion fait, en quelque sorte, toucher du doigt le progrès. Moteurs électriques, moteurs à explosion, moteurs à réaction, demain moteurs à énergie nucléaire, chaque temps marque une avance foudroyante sur la route où la machine vient, en principe, diminuer la peine des hommes. Pour dire autrement la même chose, la productivité humaine ne cesse de croître, c'est-à-dire que pour la même quantité de travail humain la quantité de biens produits est énormément plus grande que jadis. On estime aux Etats-Unis qu'en prenant la moyenne de toutes les industries la productivité humaine entre 1914 et 1950 a augmenté de plus de 300 %. Il suffit d'ailleurs, pour prendre un exemple concret, de voir travailler un mineur au pic et de le voir utiliser le marteau-piqueur pneumatique pour se rendre compte de ce que peut représenter la révolution technique en cours en fait d'accroissement de l'énergie et de la productivité.

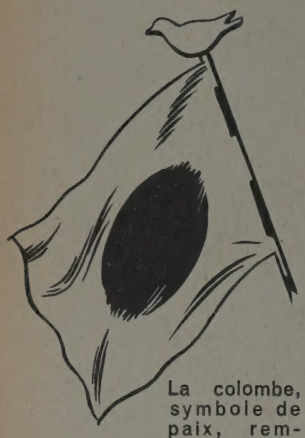
Il est donc hors de doute que nous nous trouvons dans une de ces périodes de l'histoire — la plus féconde certainement que l'humanité ait connue — où les conditions mêmes de la vie matérielle sont transformées totalement par les progrès techniques. Il est même plus que probable que nous ne sommes encore qu'au début de cette période et que nos successeurs sur la terre iront bien plus loin sur cette voie. Il n'est nullement chimérique d'imaginer un temps, relativement proche dans le futur, où la machine mettra à la disposition de l'homme une si énorme quantité d'énergie que, pratiquement, le travail matériel, la dure peine se verront éliminés. Pour « gagner sa vie » il suffira peut-être alors de quelques heures par semaine ; n'oublions pas qu'il y a cent ans la journée de quatorze heures, sans vacances, était courante, alors que nous en sommes au régime de la semaine de quarante heures avec quinze jours de vacances payés.

Du point de vue donc de la technique, un des aspects du problème est résolu. La transformation de la société, son installation sur des bases nouvelles intégrant les résultats acquis par la machine sont désormais possibles. On ne peut cependant pas dire qu'ils soient réalisés. Le monde où nous vivons souffre même d'un déséquilibre profond dû au fait que les institutions sociales, économiques et politiques n'ont pas suivi dans leur évolution la cadence du progrès technique. Veut-on des exemples concrets ? Il est absurde, au XX^e^ siècle, de contraindre des hommes et des femmes à faire, huit heures par jour, des besognes automatiques que des machines feraient aisément à leur place. Il est absurde de laisser des masses énormes de population dans l'incapacité économique d'acquérir ces biens mêmes dont leur travail assure la production. Il est absurde de laisser des millions d'Hindous ou de Chinois, sans parler de millions de chômeurs de toutes races, vivre en dessous des exigences normales de la nature, alors que la production mondiale de biens nécessaires à la vie tend à l'excès. On citerait encore bien d'autres — aussi graves — absurdités.

C'est ici que l'exemple de ce moyen âge calomnié doit nous servir de leçon. Nous le savons tous : si le progrès technique n'a pas encore permis la transformation de la société qu'en substance, très évidemment, il suppose, c'est parce que trop de forces travaillent à l'empêcher de produire ses pleins résultats. Elles se nomment routine, paresse d'esprit, égoïsme ; égoïsme personnel, ou de race, ou de classe. Il est hors de doute qu'à nos successeurs sur la terre certains des phénomènes sociaux et économiques que nous constatons aujourd'hui paraîtront aussi scandaleux que l'est pour nous le maintien de l'esclavage, par exemple : la condition prolétarienne, le chômage, les famines endémiques, les guerres mondiales. Et la conclusion s'impose à l'esprit : ce rôle qu'a assumé au moyen âge le christianisme, cette action que l'Eglise a exercée pour appeler les hommes à accepter des sacrifices nécessaires au nom d'un idéal supérieur, qui le jouera ? Socialisme, christianisme social, libéralisme, ce sont là des mots pour désigner des attitudes diverses en face d'une exigence unique. Celle-là même que définissait Bergson quand il s'écriait qu'à l'univers agrandi par la machine il fallait un *supplément d'âme*.

L'EMPIRE DU SOLEIL LEVANT REDEVIENT "NATION LIBRE"

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET



La colombe, symbole de paix, remplace la boule traditionnelle au faîte de la hampe de beaucoup de drapeaux.

La grande originalité de la 1re division de cavalerie américaine, une des plus belles unités de l'armée des U. S. A., réside dans ce fait que c'est une division d'infanterie. D'où vient alors cette appellation : « cavalerie » ? De la guerre de Sécession... Ainsi les Américains se vieillissent en se forgeant des traditions.

Fantassins ou cavaliers, les membres de la *First Cav.* n'en assument pas moins une lourde tâche : la défense éventuelle du Hokkaïdo. Car dans cette île septentrionale où durant la dernière guerre, et en dépit du pacte de neutralité conclu avec l'U.R. S. S., les Japonais entretenaient cinq divisions renforcées la *First Cav.* aujourd'hui se trouve seule, et dans des conditions bien changées.

Quand, à Yalta, F. Roosevelt accorda sans sourciller aux Russes le sud de Sakhaline et les Kouriles — « Bah ! il ne devait même pas savoir où elles se trouvaient... », me dit un Américain, républicain, bien entendu — il ne sembla point prévoir que, privé de ces îles, le nord du Japon se verrait pris, le cas échéant, comme dans une pince, et dans la quasi-impossibilité de combattre. Contrairement à M. Churchill, F. Roosevelt parut toujours se faire quelques illusions sur les Russes. Dans ce cas particulier, il n'hésita pas à accéder à leurs demandes. Quelques mois plus tard, après la capitulation nippone, les Soviets s'installaient dans leurs nouveaux domaines. Ce qu'ils en ont fait exactement, on l'ignore. Mais les rumeurs courant sur ce qui s'y passe avaient pris assez de consistance pour m'inspirer le désir de m'envoler, un beau matin, de Tokio vers le nord.

1 — EN HOKKAÏDO, AU LIEU DES 5 DIVISIONS JAPONAISES DE JADIS ET MALGRÉ LA MENACE SOVIÉTIQUE, UNE SEULE DIVISION AMÉRICAINE !

On m'avait mis en garde : « Attention, le froid de Corée n'est rien à côté de celui qui vous guette là-haut. C'est un pays à ours, presque constamment sous une neige épaisse. » Aussi avais-je bourré mon sac des effets les plus chauds. Pourtant, en survolant le Hondo, dont les montagnes au-dessous de nous évoquaient des vagues solidifiées par un brusque accès de gel, mes compagnons de voyage G. Is, qui se rendaient à Chitosé, dernière base aérienne de l'île, ne portaient guère que la tenue de mise à Tokio. Quant au pilote qui dans son petit L. 19 m'emmena ensuite à Sapporo, il n'avait pas même de manteau. Je lui en fis la remarque.

— S'il n'y avait encore un peu de neige autour de Sapporo, me répondit-il, c'en serait à se demander où entraîner les skieurs et les *crabes* de la *First Cav.* Les gens du cru affirment n'avoir jamais connu températures aussi douces.

Ce qu'il entendait par là, je le savais. Mais la pleine vérité de ses paroles m'apparut quand, débarqué de l'appareil, je roulai en jeep sur une route à peine enneigée du Hokkaïdo. De part et d'autre de cette route se dressaient, tous les 100 ou 200 mètres, de solides perches hautes de 9 pieds. Les unes étaient peintes en blanc et rouge (aux couleurs nippones) ; les autres, en jaune et noir (à celles de la *First Cav.*). On les destinait, en temps normal, à indiquer aux chasse-neige le tracé général du chemin. Perches maintenant bien inutiles. Sur cette île volcanique de près de 90.000 kilomètres carrés, qui deux cents jours par an en moyenne disparaissait naguère sous des couches de neige allant de 1 à 2 mètres, tout au plus en trouvait-on encore par endroit de 20 à 30 centimètres. Ainsi j'avais pu contempler, d'avion, son relief vallonné et ses vastes plateaux aux teintes brunâtres, usées, rappelant celles de la toundra. Mais d'où provenait ce bouleversement du climat ? Etait-il vraiment l'œuvre des Russes ?

— La chose semble certaine, me dit-on de tous les côtés à Sapporo. Les Soviets auraient relié Sakhaline au continent par une digue. Celle-ci détournerait les courants qui faisaient du Hokkaïdo une des régions les plus froides du Pacifique.

Opération parfaitement possible d'ailleurs, les fonds, comme la distance de l'île à la terre, étant peu importants.

— L'armée n'a-t-elle pas procédé à des expériences pour s'assurer de ce dont il retourne ?

— Probablement si. Mais ses conclusions restent secrètes. Quoi qu'il en soit, le fait est là. Inexplicable autrement. Et les cinq millions de Japonais de l'île sont aussi certains de l'existence de cette digue (qui permet d'amener des troupes dans Sakhaline à pied sec et libérerait totalement de glaces Vladivostok) que vous pouvez l'être de la matérialité de votre tour Eiffel. Disons encore qu'il ne fait plus de doute ici pour personne que le Transsibérien ne soit à quatre voies sur tout son parcours.

... Les Japonais, bien qu'ils étouffent dans leur archipel, n'émigrent que contraints par la nécessité. Considérant cette île (« le pays de la mer du Nord » ; la patrie des anciens Aïnos, ces Caucasiens barbus, dont les femmes en âge de se marier se tatouent des moustaches) comme une colonie, ils n'ont jamais beaucoup aimé venir en Hokkaïdo. Quand un ordre de rappel (de Sapporo, d'Otaru ou de Hakotate) touchait des fonctionnaires impériaux, ils déclaraient avec satisfaction : « Enfin, nous retournons au pays natal. » Cette désaffection pour un territoire dont le sol se révèle aussi bon qu'ailleurs, où le houblon donne une excellente bière, où lacs et rivières, comme la mer elle-même, abondent en poissons ne semble pas devoir disparaître aujourd'hui que pèse sur le Hokkaïdo une menace qui jamais ne fut aussi certaine. Quand, à ses hommes revenant de subir les chocs les plus durs en Corée, le général commandant la 1re division de cavalerie affirmait : « Ne vous y trompez pas ! Si l'on ne se bat point ici, ce n'en est pas moins le front, autant que devant Séoul ! », il ne faisait que traduire militairement les appréhensions d'une grande partie de la population civile. Car, de même que le climat, l'atmosphère a évolué, elle aussi. La proximité des Russes ne va pas sans inconvénients. Les arraisonnements de pêcheurs nippons par les garde-côtes soviétiques sont, depuis deux ou trois ans, devenus de pratique normale. Sans doute, au large de Nemuro, sur la côte orientale, des courants particulièrement violents déportent-ils souvent vers les Kouriles des barques de pêche. Mais les exemples ne manquent pas d'autres bateaux japonais capturés en haute mer. Pendant deux, trois mois, souvent plus longtemps, leurs équipages demeurent prisonniers en territoire soviétique. Un jour il arrive qu'on les relâche. Qu'a-t-on fait d'eux pendant leur captivité ? Impossible de le dire avec certitude. Tout porte à croire que les Russes les « endoctrinent » et ne les renvoient que lorsqu'ils se croient sûrs de leur nouvel état d'esprit. D'autre part — et la preuve de cette infiltration a été faite maintes fois — des éléments communisants, provenant pour la plupart des 300.000 prisonniers nippons conservés par les Russes, sont déposés de temps à autre sur la côte du Hokkaïdo. Gagnant des points qu'on leur a assignés, ils se fondent dans la masse. Aussi le Hokkaïdo passe-t-il maintenant, à assez juste titre, pour la forteresse du communisme nippon. Malgré leur zèle, les services américains de contre-espionnage, le C. I. C., sont débordés. A quelques exceptions près, ils ne peuvent compter sur l'appui d'une population qui persiste à les considérer, très normalement, comme des occupants. Quant à la police japonaise...

— Celle-ci, m'a-t-on dit à Sapporo, n'est plus ce qu'elle était. Loin de là. Sous prétexte de mettre fin à ses exactions intolérables d'antan, les Américains, en l'épurant avec la dernière rigueur, l'ont stérilisée. Du même coup les Japonais ont perdu le respect épouvanté qu'ils nourrissaient pour elle. Fait sans précédent (mais qui s'est répété depuis), le 21 janvier dernier, pour la première fois en Hokkaïdo, un agent de police a été abattu en pleine rue à coups de revolver. On n'a jamais retrouvé le ou les coupables.

— Attentat d'inspiration communiste ?

— On le prétend. Symptôme, en tout cas, très inquiétant.

— Combien de troupes russes aux Kouriles et à Sakhaline ?

— A Sakhaline on parle de quatre divisions sur le grand pied de guerre. Aux Kouriles il semble bien qu'il y en ait deux. Et, ici ou là, une armée composée de prisonniers nippons « convertis » (au marxisme) et devenus « soldats de la libération ».

— Que pourraient faire les Américains dans le cas d'une attaque brusquée ?

— Pas grand' chose. Avec leurs forces actuelles ils risquent l'écrasement pur et simple. Vous avez vu la topographie de l'île. Montagnes, plateaux, défilés, plaines. Elle se prête à toutes les manœuvres, à tous les débordements. Il faudrait des contingents énormes pour tenir un terrain pareil.

2 — LE JEU NIPPON ? ... C'EST EN FLATTANT LES GOÛTS DE L'OCCUPANT QUE LES JAPONAIS SONT PARVENUS A LEURS FINS

Division d'élite où beaucoup tiennent à honneur de servir, où l'on compte d'authentiques Peaux-Rouges, qui s'appellent « Pied Nu », « Ours Rêveur », « Cœur Vaillant », la *First Cav.* ne chômait pourtant pas. Son entraînement se poursuivait à un rythme intensif. Plusieurs heures par jour des compagnies entières faisaient du service en campagne, sur leurs raquettes, leurs skis ou glissaient sur la neige, accrochées en longues grappes à des cordes, remorquées par ces chenillettes dénommées par les Américains *weasels* (belettes) et *crabes* par nos soldats d'Indochine. « Préparation aux combats dans l'Arctique... », chuchotaient certains. Le soir venu ils retrouvaient le confort du camp Crawford ou bien ils se répandaient dans Sapporo, où les jolies nurses américaines de l'hôpital militaire ne cachaient pas leur très vif dépit de voir ces jeunes guerriers leur préférer des Japonaises.

Une Américaine déjà âgée, appartenant à l'Union féminine chrétienne de tempérance, une de ces amazones qui, périodiquement, dénoncent l'amoralité des troupes et exigent, entre autres prohibitions, que leur soit

MAIS APRÈS SEPT ANNÉES D'OCCUPATION ET D'EFFORTS

LES DERNIERS G. IS SONT MAINTENANT PERDUS DANS LA FOULE — FEMMES EN KIMONO, HOMMES EN COSTUME OCCIDENTAL — DES RUES DE TOKIO.

LES AMÉRICAINS SE RETROUVENT DEVANT L'ÉTERNEL ET MYSTÉRIEUX

Japon

interdite la bière (une bière à 3 degrés d'alcool !), s'indignait un jour devant moi qu'on osât parler d'unions libres entre G. Is et Japonaises. « Jamais, s'écriait-elle, jamais nos boys ne toucheraient à ces filles jaunes ! » Vraiment ? Que n'allait-elle à Sapporo ! Que ne rendait-elle visite à cet orphelinat tenu par des franciscaines de toutes nationalités, mais parlant notre langue, celle de l'Ordre. Tandis que l'on me guidait de salle en salle et dans les jardins, où jouaient les plus âgés, la Supérieure, une Autrichienne pleine de finesse, me confiait : « On n'aurait jamais imaginé chose pareille autrefois. Les Japonais adoraient les enfants. Ils se les donnaient, de famille à famille, comme, ailleurs, on offrirait un plant de rosier. En déposer au coin d'une rue, jamais ! L'occupation a tout changé. Une honte sans égale accablait la fille d'ici coupable d'avoir eu un enfant d'un G. I. Aussi peu à peu le pli s'est-il pris de se débarrasser de rejetons indésirables. — Même depuis la fraternisation ? — Un peu moins. Mais encore. »

Cette fraternisation, quelle ironie ! On sait ce dont il s'agit. Après la bombe d'Hiroshima, la capitulation nippone, la mise à genoux de l'empereur, le général Mac Arthur régit l'archipel avec une main de fer. Les Japonais furent vraiment alors traités en vaincus. Le commandement suprême en Extrême-Orient prenait des décisions seul, et sans appel. Il sévissait sans douceur. Cette attitude dura plusieurs années. Situation que les Japonais comprenaient fort bien et dont ils s'accommodèrent mieux encore. Période pendant laquelle — qu'on en convienne ! — ils jouèrent supérieurement leur jeu. Flattant les goûts, les croyances, les manies des occupants, ils se gardèrent bien de se livrer au moindre attentat, achetèrent des Bibles par millions, parurent renier leurs erreurs du passé. Soudain, avec cette impatience, ce désir des réalisations rapides qui toujours leur feront brûler les étapes, des Américains des U. S. A. prônèrent la bonne entente entre les deux peuples, une modification du statut en vigueur. Contre son gré peut-être, le général Mac Arthur promulgua donc l'édit de « fraternisation ». Désormais Américains et Japonais pouvaient se fréquenter dans le privé ; les mariages n'étaient plus interdits ; la coopération dans tous les domaines se voyait encouragée. A ce retournement un artisan majeur : le premier ministre actuel, M. Shigeru Yoshida. Les Américains du *Supreme Command* pouvaient se révéler d'admirables joueurs d'échecs. Il pratiquait, lui, le jeu national nippon, le *Gô*. Sorte de jeu de dames fort simple en apparence, en réalité infiniment plus subtil encore que les échecs, son grand secret — celui, d'ailleurs, du sport national, le judo — consiste à placer l'adversaire en état de déséquilibre. Tactique dans laquelle l'ancien ambassadeur du Mikado à Londres est depuis longtemps passé maître. Et vraiment il me faut faire effort pour me persuader que l'anecdote que je vais rapporter date à peine de la fin de janvier 1951, il n'y a pas dix-huit mois !

M. Yoshida se trouvait l'hôte, au fameux *Press Club* de Tokio, des correspondants de guerre. Petit, bien pris dans son smoking, l'œil malicieux derrière son binocle, il plaisantait, entre deux bouffées d'un cigare à la Churchill, avec les uns et les autres. Soudain le représentant de l'*American Broadcasting Corporation*, Dick Rendell, lui demanda : « Monsieur le

président, quand viendrez-vous aux Etats-Unis ? — Quand le change dollar-yen sera moins défavorable au yen ! répondit du tac au tac M. Yoshida. — Mais vous ferez bien tout de même un voyage à Washington ? » Avec une lueur amusée dans le regard, M. Yoshida avait ajouté : « Sans doute... puisque maintenant je n'ai plus que des amis en Amérique. » Et riant franchement, après une pause : « Voyez-vous, la dernière fois que je me suis rendu aux Etats-Unis on m'a reçu un peu fraîchement. C'était avant la guerre. Maintenant tout le monde est pour moi d'une extrême gentillesse. Tout le monde me recherche : vos politiciens, le général Mac Arthur, M. Dulles ! Oui, M. Dulles lui-même va se déranger pour venir me voir ! C'est bien vrai, je n'ai plus que des amis chez vous... » Les Américains, qui entendaient l'ironie, souriaient eux aussi — un peu jaune.

3 — DEPUIS LE 28 AVRIL LE JAPON EST SOUVERAIN... MAIS LES U. S. A. Y CONSERVENT DES BASES

Rarement situation se vit renversée de façon aussi radicale ! Au mois de septembre suivant se signait à San Francisco un traité de paix, de « réconciliation ». On ne croit pas se tromper en affirmant que ce traité, entré en vigueur à la fin du mois dernier et ratifié par la plupart des puissances, mais pas par l'U. R. S. S., ouvre la porte dès maintenant, et plus encore dans l'avenir, à de multiples concessions, que Tokio saura exiger des anciens « vainqueurs ». Le traité fait du Japon une des « nations libres ». Il lui reconnaît tous les droits d'un Etat souverain. Mais il se double d'un pacte d'assistance militaire autorisant, entre autres stipulations, les U. S. A. à conserver des bases et à entretenir des troupes dans divers points de l'archipel. Sans doute le général Ridgway, successeur du général Mac Arthur à Tokio, a-t-il, à cette occasion, prononcé des paroles qui valent qu'on les note. Il a évoqué les dix dernières années, « années historiques rachetées par la mise sur pied d'une association dans la croisade engagée pour promouvoir la paix et la stabilité en Extrême-Orient ». « Notre alliance avec le Japon, a poursuivi le général, est un tribut à tous les Américains qui ont pris part aux événements qui ont permis qu'elle naquît. Ils ont montré au peuple du Japon avec quelle force nous révérons les principes démocratiques constituant la base de notre vie nationale. Je suis certain qu'aucun des Américains actuellement au Japon ne laissera passer une seule occasion d'intensifier le respect mutuel et l'amitié existant à présent entre notre peuple et les Japonais. »

Phrases de circonstance, qui ne pouvaient point ne pas être dites, mais par lesquelles le général ne fait qu'exprimer sa pensée intime. Elles servent d'introduction à un petit livre édité par les services d'information de l'armée américaine, à l'usage des G. Is, un petit livre dont j'eus pour la première fois connaissance au cours d'un dîner avec des amis japonais. A un moment donné l'un d'entre eux le tira de la manche de son kimono. Il nous en lut les premières pages. Durant cette lecture, quelque peu rocailleuse, personne ne broncha. Quand ce fut fini un des invités éleva légèrement les sourcils, ce qui, chez nous, correspondrait à un haussement d'épaules. Notre hôte, lui, fit signe aux geishas de remplir nos coupes de saké. Et quelqu'un demanda : « Quel est le titre de cette brochure ? — *Le Japon ami et allié.* » Personne ne souffla mot. Après un silence, la conversation prit un autre tour.

Peut-être exagérai-je en attribuant à cette saynète une valeur de symbole. En même temps elle me peine, car je connais trop la sincérité, la bonne foi avec lesquelles procédèrent les Américains pour ne pas regretter que tant d'efforts aient été prodigués en vain. Sans doute me serait-il facile de railler les conseils — une fois encore si pleins de bonnes intentions — prodigués dans cet opuscule aux G. Is. Si l'on y rappelle à ces derniers qu'ils prennent là « des vacances de millionnaires », on leur suggère d'essayer de comprendre les Japonais, de respecter leurs coutumes et leurs préjugés. Et si l'on n'y répète pas l'avis, qu'on me signala, affiché à l'*Imperial Hotel* de Tokio, cantonnement privilégié, durant l'occupation, des généraux, de certains colonels et de leurs femmes : « Les dames sont priées de ne pas descendre dans la salle à manger, pour le petit déjeuner, en bigoudis », du moins y avise-t-on, entre autres prescriptions, les Américaines d'éviter de se promener en short dans un pays où la nudité, si elle ne choque point, n'est pas jugée esthétique.

La vérité, une fois encore, m'est peu agréable à dire. Aime-t-on parler d'un repas dont la gentillesse de vos hôtes ne saurait excuser l'imperfection ? Pourtant je ne puis que déplorer, avec les Américains capables d'un jugement sain, que trop de hâte, trop de précipitation aient servi une cause tout autre que celle qu'ils défendaient.

On a dit l'an dernier, à cette même place, tout ce que les Américains avaient accompli pour le bien du Japon. De ce pays enkysté dans des traditions d'un autre âge, terrorisé par la police, mangeant peu, par force, et victime d'une aventure militaire à laquelle, s'il n'eût tenu qu'à lui, il ne se fût point prêté, Washington entendait faire une démocratie, consciente de ses droits, de ses devoirs et de ses privilèges, un pays où tout individu, s'il s'en montrait digne, pouvait s'épanouir harmonieusement. On a encore dit que, du point de vue matériel, l'Amérique avait sans conteste fait beaucoup. Il ne faut pas oublier que si sur une armée de 5 millions d'hommes en ligne les Japonais n'ont eu que 11 % de tués, leurs mutilés sont nombreux ; que la plupart de leurs villes, après trois années de bombardements presque quotidiens, flambèrent — à l'exception de Kyoto,

LE DERNIER AÏNO DE RACE PURE HABITE EN HOKKAÏDO. CHASSEUR D'OURS RENOMMÉ, IL LES TUAIT A COUPS DE FLÈCHE EMPOISONNÉE.

protégé par la fondation Rockefeller — les unes après les autres. La bombe atomique d'Hiroshima ne fut, somme toute, que la triste apothéose de ce feu d'artifice. Quand l'armée de Mac Arthur débarqua, les Japonais se trouvaient aux abois. En peu de temps, grâce à une organisation remarquable, le commandement suprême pallia la famine, réorganisa l'industrie sur des bases nouvelles et réprima les abus de castes qui tenaient en sujétion complète des millions et des millions d'individus. Le côté matériel de la question une fois réglé, il s'attacha à l'œuvre qui lui tenait à cœur : la démocratisation. Sans doute lui était-il difficile de procéder comme le fit le bon président Taft, dans les premières années de ce siècle, aux Philippines, qui, fort des précédents américains et de son culte pour les pères de la République, inventa un héros national : Rizal (que la plupart des Philippins se refusèrent d'ailleurs à reconnaître).

4 — EN FAIT, LA « DÉMOCRATISATION » A ÉTÉ MISE EN ÉCHEC PAR LE VIEIL ESPRIT NIPPON

Le Japon, lui, fourmillait de héros nationaux. Ceux-ci n'offraient malheureusement rien de démocratique. Aussi, sans chercher si loin, s'évertua-t-on à démontrer aux Nippons que leur système national, basé sur l'obéissance aveugle à l'empereur et le respect de la famille, était, dans le monde actuel, périmé. L'enthousiasme apparent de tout un peuple à l'énoncé de cette nouvelle formule sociale étonna, enchanta les Américains. Ils se rendirent mal compte qu'il s'agissait là d'une adhésion de pure forme, estimée due à un vainqueur et à un occupant. Ils crurent la partie gagnée. Mais maintenant que les circonstances ont changé, que la conquête de la Chine continentale par Mao Tsé Toung, que les guerres de Corée, de Malaisie, d'Indochine ont forcé quiconque pense un peu à une revision des valeurs, rien ne dépasse en pathétique les échanges de vues qui, entre gens de très bonne foi, je le répète, ont maintenant lieu, chaque soir, à Tokio.

Se trouve-t-on avec les Américains ? Après les banalités qui sont de tous les pays, il est bien rare que quelqu'un ne vous dise : « Vous connaissiez le Japon avant la guerre. Vous le voyez maintenant, après sept années d'occupation. Alors, votre sentiment ? » Inutile de hasarder un mot. Comme s'il avait peur de ce que vous pourriez avancer, votre interlocuteur poursuit : « Pas mal, n'est-ce pas ? Ils se sont éveillés à la conscience politique. Un souffle de liberté est sensible d'un bout à l'autre du pays. » Il vous suffit alors de persister dans le mutisme. Et le même homme qui a voulu se convaincre d'une réussite au moins partielle baisse la tête. Son visage se crispe. Il fronce les sourcils et murmure : « J'ai compris. Au fond, je pense comme vous : *c'est raté*... — Peut-être. Mais pourquoi ? — Parce qu'une fois encore nous avons voulu aller trop vite. »

Le déséquilibre mentionné plus haut... Pour le Japonais l'aventure coréenne a été un cadeau de la Providence. Subitement, les dieux voulurent qu'on eût besoin de l'ancien empire du Soleil Levant. S'imagine-t-on ce qu'il fût advenu si tout d'un coup, et alors que Nord-Coréens et Chinois ramenaient tambour battant vers Pusan quelques divisions américaines, un maquis se fût constitué au Japon ? Plus de 80 millions de Jaunes contre quelques dizaines de milliers de G. Is ! A ceux qui prétendront qu'à ce moment-là aucun Japonais n'envisagea l'éventualité d'un soulèvement j'oppose un démenti. Certes, le Japon eut peur, lui aussi. Il vit Chinois et, plus tard, Russes déferler sur son sol. Mais surtout M. Yoshida sut, par personnes interposées, convaincre les hyper-nationalistes que la nation connaissait là sa grande chance ; que l'industrie japonaise ne pouvait que profiter, sans aucun risque, de cette guerre inattendue ; que l'ère des concessions américaines commençait. En d'autres termes : un champ inespéré se voyait ouvert à la diplomatie.

M. Yoshida s'est montré bon prophète. Un très récent passé l'a assez montré. A l'appui de cette affirmation, deux dates : juin 1950, début de la guerre coréenne ; septembre 1951, signature du traité de paix américano-nippon, un traité dont, en 1950, la conclusion éventuelle se perdait dans les brumes. M. Yoshida a jusqu'ici gagné sur tous les tableaux. Nous ne craignons pas de le prédire : il gagnera plus encore dans les années qui viennent.

Les milieux officiels, évidemment ! s'acharnent à prouver aux journalistes, surtout étrangers, la pérennité vraisemblable de ce qui a été implanté au Japon. J'entends encore un haut fonctionnaire civil attaché au *Supreme Command* me dire, dans son bureau du Daï Ichi : « Quoi qu'il advienne par la suite, les Japonais, nous en avons la conviction, ne perdront pas le souvenir de la leçon de liberté à laquelle nous les avons conviés. » On l'espère. Mais sans aller si loin, l'époque présente, à la veille de l'évacuation — au moins des grands centres — semble propice à un inventaire. Or une remarque saute aux yeux de quiconque a pu voir le Japon à différents stades : les Japonais, après sept ans d'occupation, se montrent encore moins américanisés que les Américains ne se sont laissé japoniser.

Cela n'est pas peu dire. Abstraction faite des centaines de G. Is qui ont épousé des Japonaises, des quelques dizaines de milliers qui vivent en état de concubinage avec ces « filles jaunes » dont parlait notre puritaine, on peut affirmer que l'immense majorité des hommes et des femmes de l'occupation quitteront le Japon sans une vue autre que très superficielle des Japonais et de leurs mœurs. Des circonstances extérieures ont hâté l'éva-

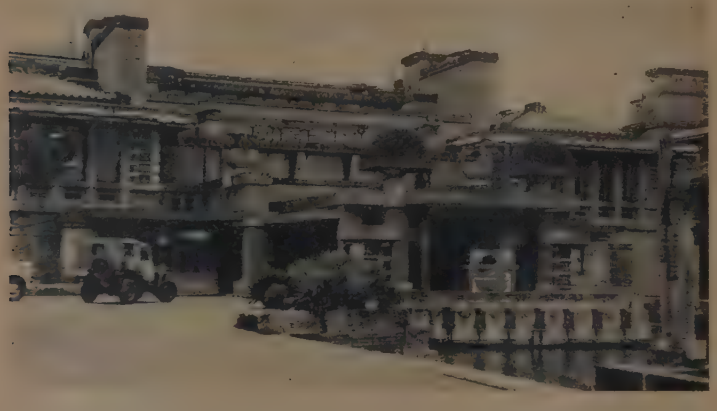
LES ENFANTS SONT L'OBJET DE SOINS CONSTANTS. CETTE MÈRE PORTE, CONTRE LES MICROBES, UN MASQUE DONT L'USAGE EST FORT RÉPANDU.

cuation. L'édification précipitée des deux blocs antagonistes qui se partagent aujourd'hui le monde a prouvé aux Américains qu'ils avaient besoin du Japon, de son armée, de sa flotte, de son industrie. Peut-être, si la communisation de l'Asie continentale avait marché moins vite, le processus qui aboutit à faire du Japon « un ami et un allié » se serait-il révélé moins rapide. Pas beaucoup moins pourtant. Ici le fond du tempérament américain se voit mis en cause. Or il apparaît hors de doute que quand un résultat ne paraît pas répondre presque immédiatement à leurs vœux les Américains ont tendance à jeter le manche après la cognée, à s'en aller sans plus attendre.

Moralement, ils ont déjà quitté l'archipel. La nervosité avec laquelle ils rendent à leurs propriétaires les grands hôtels, les grands buildings réquisitionnés par eux tient du déménagement à la sauvette. Les militaires, qui se résignent mal à mener désormais une vie plus modeste, protestent. « Taisez-vous et obéissez ! » leur intime le Département d'Etat. Et les Japonais se trouvant actuellement laissés à eux-mêmes, les premiers résultats commencent à apparaître.

5 — LE RETOUR A LA LIBERTÉ S'ACCOMPAGNE D'UN ABAISSEMENT SÉRIEUX DU STANDARD DE VIE

Hélas ! sur le plan matériel ils se traduisent par un abaissement du standard de vie des masses. Dans le monde entier, depuis le début de la guerre de Corée, les prix de gros ont monté en flèche. Cette hausse a eu des répercussions appréciables au Japon, pays où la surabondance de la main-d'œuvre a toujours facilité une politique patronale de très bas salaires. Seule peut mener une existence possible une famille dont tous les membres travaillent. Les classes intellectuelles, en revanche, vivent dans une demi-misère. Aucun traitement d'employé ne permet à un homme, et moins encore à une femme, de joindre les deux bouts. Pour remédier à cette pénurie, peu de moyens. Bien que ce leur soit interdit, les fonctionnaires se livrent à des besognes extérieures (quand ils ne succombent pas à la tentation du bakhchich, pratique jadis inconnue). Les professeurs tâchent d'enseigner dans plusieurs établissements à la fois. Ceux qui, après les ruines provoquées par les bombardements, détiennent encore quelques objets de valeur s'en défont peu à peu. Beaucoup empruntent ou jouent. Médiocrité dépassant souvent l'imagination. Je connais le cas d'un fonctionnaire d'un certain rang, dans une administration importante, dont la femme, chaque soir, lave, sèche et repasse pour le lendemain l'unique col blanc que possède son mari. Si l'on ajoute que depuis la perte de Formose et de la Corée le riz, aliment de base, devient rare et doit être rationné ;



que pour arriver à manger à sa faim tout Japonais de la bourgeoisie et du peuple est forcé de s'en procurer au marché noir, on conçoit que l'expression « lutte pour la vie » prenne un sens assez précis au Japon. La faute en incombe-t-elle aux Américains ? Sûrement pas. Sans eux, sans la générosité dont ils firent preuve dès 1945 des millions de Japonais seraient morts depuis longtemps, affamés. Mais s'ils démolirent les trusts qui tenaient le Japon tout entier sous leur loi, il y a beau temps que, gagnés à la main, ils ont tacitement admis la reconstruction de ces forteresses. Et il ne semble pas que, malgré leurs cinq ou six millions de membres, les syndicats ouvriers, dont S. C. A. P. (*Supreme Command Allied Powers*) en son beau temps, encouragea l'activité, soient, le moment venu, de taille à s'opposer avec beaucoup de force à la nouvelle puissance des organisations patronales.

Peut-on du moins admettre, avec celui qui me recevait au Daï Ichi, que « désormais l'individu échappe à l'enrégimentation » ; « que la police a répudié son esprit d'antan » ; « que les Japonais savent maintenant ce qu'est la liberté individuelle » ?

Je me suis livré à une enquête sur ces différents points. Pas de divergence dans les réponses. De toutes parts on m'a dit : « La personne qui vous affirmait cela ne se leurrait point. Mais les résultats considérés par elle comme acquis ne sont que temporaires. »

En ce qui concerne la police, par exemple — et ceci d'expérience personnelle : depuis que leur ancien pouvoir leur a été rendu les agents actuels se montrent aussi tatillons, aussi mesquins, aussi arrogants, aussi tyranniques que leurs prédécesseurs, de sinistre mémoire; celui, par exemple, qui arrêta une nuit la voiture dans laquelle quelques Français et moi-même

A G. : UNE SEULE JEEP STATIONNE DEVANT L' « IMPERIAL HOTEL », ANCIE G. Q. G. OU SE PRESSAIENT NAGUÈRE LES VOITURES DES GÉNÉRAUX. CI-DESSUS DEUX DES INNOMBRABLES MUTILÉS DE GUERRE VIVANT DE LA CHARITÉ PUBLIQUE.

revenions à une vitesse, d'ailleurs excessive, je l'avoue, mais sur une route vide, de Yokohama. Heureusement l'un de nous parlait japonais de façon courante. Nous n'en fûmes pas quittes à bon compte pour autant. Nous nous entendîmes dire, en tant que Blancs, des choses fort peu aimables. Puis nos papiers furent examinés à la loupe. Quand il apparut au policier (qui, évidemment, ne connaissait que le japonais) que nous étions Français, le ton changea. La France, au cours du dernier conflit, n'a pas, en effet, déclaré la guerre au Japon. Cela se sait là-bas. D'autre part, les exploits du bataillon français en Corée ont retenti partout dans l'archipel. Enfin, par réaction peut-être contre une certaine culture américaine, nos auteurs et nos films jouissent d'une cote élevée au Japon. (L'anecdote de la petite prostituée nippone pleurant la mort du *French boy number one* — André Gide... — y est célèbre.)

Un autre exemple ? Ceci s'est passé en février dernier : un de nos compatriotes circulait dans Tokio avec une dame japonaise ; ils se perdent. Pour retrouver leur chemin ils pénètrent dans le poste de police le plus proche. Ah ! mais, on n'était plus en 1949 ou même en 1951, où la simple vue d'un Blanc déclenchait toutes les courbettes ! En 1952 des policiers « nouveau modèle » commencent par réclamer à la Japonaise ses papiers. Cela prend fort longtemps, comme chaque chose là-bas. Puis on lui inflige un sermon sur ses fréquentations étrangères, à priori suspectes. Elle se rebiffe, excipe de ses fonctions au ministère des Relations extérieures et de son devoir d'escorter certains étrangers. Les policiers prirent note de ses déclarations et se bornèrent à dire : « Cela sera vérifié. » Le jour paraît donc encore lointain où, comme le souhaitait F. Roosevelt, un citoyen du monde pourra se promener où il veut sans passeport.

Mais, dernière historiette : une jeune Japonaise habite un peu en dehors de Tokio. En tout bien tout honneur, un Anglais vient assez souvent la chercher dans sa voiture. Récemment elle lui demande de la retrouver ailleurs, dans Tokio même. « On me connaît trop, explique-t-elle, là où j'habite. — Mais pourquoi, lui demande plus tard son ami, toutes ces précautions ? » Elle a un petit rire : « C'est que, maintenant, nous sommes libres... »

... CEUX-CI ONT MODERNISÉ, PAR L'ADJONCTION D'UN « MICRO », LE TRADITIONNEL ÉQUIPEMENT DES CHANTEURS DES RUES. A DR. : PAUL MOUSSET (X) A INITIÉ LE DOCTEUR MIALLARET (XX) AU REPAS RITUEL, AVEC GEISHAS, BAGUETTES, ETC.

Cette liberté, dont les Américains voulurent inculquer la notion aux Japonais, on écrirait sur elle des volumes. Pour nous, formés par des siècles de christianisme, la liberté a surtout un sens intérieur. Les matérialistes que sont les Japonais virent en elle une « libération des contigences, surtout économiques », et se rapprochèrent ainsi du marxisme.

Aucun terme, il faut l'avouer, n'aura été plus mal compris que celui sur lequel les Américains entendaient édifier un système souhaitable. Là où les uns disaient « liberté », dans le sens où nous l'entendons, des Japonais, moins évolués que les marxistes possibles cités plus haut, traduisaient simplement « licence ». Les dommages ne furent d'ailleurs pas très grands, sauf dans le domaine moral. Mais, comme me le dit un fonctionnaire de la police nippone : « Qu'on nous laisse les mains libres et nous aurons bientôt remis bon ordre à tout ça. »

Je crois qu'il se trompait. Une révolution profonde est intervenue au Japon, où le fils a appris à ne plus obéir aveuglément à son père ; la femme, à son mari. Le droit de vote accordé d'un trait de plume aux femmes, traditionnellement soumises à la volonté du mâle, a, d'autre part, provoqué un bouleversement que l'on se figure mal. Mais, quelques individualités mises à part, et si même — scandale des scandales — des étudiants s'en prirent ouvertement l'an dernier à l'empereur, les innovations venues de l'étranger, pour tentantes qu'elles soient, n'ont point l'accord du peuple nippon. Elles fleurent la subversion, le blasphème. Tout au fond d'eux-mêmes de nombreux Japonais éprouvent le besoin de se racheter, de se retremper dans — *Yamato Damashi* — le vieil esprit nippon, leur guide pendant des siècles. C'est pourquoi lorsqu'un Américain de l'entourage du général Ridgway m'a dit : « Les prochaines élections, j'en suis convaincu, consacreront le triomphe des libéraux », je n'ai pu m'empêcher de me remémorer les paroles de ce libéral japonais qui, lui, m'affirmait : « Avant peu nous retrouverons la forme sociale qui prévalait avant la guerre, quand ultra-nationalistes, militaires et grands industriels avaient seuls leur mot à dire et que nous ne pouvions, nous, que courber la tête et nous taire. » Et comme je lui demandais : « Ce fascisme renaissant, quelle force, à votre avis, pourrait le contre-battre ? — Nos gouvernants actuels négligent trop le fait que pour arriver à ses fins il suffit au communisme d'une minorité hardie », me répondit-il.

Je ne prétends pas que ces notes, jetées sur un carnet au jour le jour, épuisent la question ni qu'elles engagent l'avenir. Tout au plus sont-elles destinées à montrer à la France la complexité de la situation présente du Japon. Même s'il tend vers un retour à l'ordre ancien — retour que ne fera qu'accélérer la remise sur pied, peut-être d'ailleurs seulement partielle, de l'ancienne armée impériale avec ses cadres d'alors, camouflés aujourd'hui dans la « police de réserve nationale », ou avec de nouveaux cadres de tendances nationalistes aussi accentuées — le désordre des esprits y est grand. Oh ! je n'ignore pas que l'immense majorité du peuple s'oppose actuellement à toute aventure guerrière. La hampe du drapeau national s'orne partout maintenant de la colombe du pacifisme.

Mais quoi de plus facile que de convaincre un peuple des dangers qui risquent de le menacer ?

Conjectures...

8 — LE DRAME DE L'AVENIR : PRIVÉ DE SES COLONIES LE JAPON NE PEUT PLUS NOURRIR SES 80 MILLIONS D'HABITANTS

UN fait est certain — et c'est lui qu'on doit retenir. Gros de plus de 80 millions d'habitants, amputé de toutes ses colonies ou territoires d'outre-mer, le Japon, dont le yen se voit encore arbitrairement rattaché au dollar, ne possède plus ni les moyens de production ni les débouchés qui lui permettaient de vivre. La « réconciliation » affirmée par les Américains l'a convaincu du renouveau de sa puissance. Les dirigeants, qui restent des hommes du « Grand Japon », n'oublient pas que l'étendard impérial flottait, il y a fort peu de temps, sur la Mandchourie, sur une partie de la Chine, sur l'Indochine, sur les Philippines et sur toute l'Indonésie. Ils savent mieux que personne la force actuelle, et les prolongements, du cri de guerre de 1941 : « L'Asie aux Asiatiques ! » Dès maintenant, par la diplomatie, ils se préparent à de nouvelles conquêtes.

Qu'on le veuille ou non, le Japon actuel, dont la population ne cesse de s'accroître et qui avant peu atteindra les 100 millions, ne pourra pas longtemps subsister sur les territoires diminués qui lui restent, non plus que sur ses ressources présentes. Sans doute, pour arriver à tenir sa place sur les marchés mondiaux, ses moyens de production devront-ils êtes modernisés. Dans les années, dans les mois à venir peut-être, on verra ce pays à l'œuvre. Mais dès maintenant on peut l'affirmer : quelque pacte qu'il conclue avec l'Amérique, ses regards se portent ailleurs. La

Chine, le Sud-Est asiatique demeurent ses marchés, sinon ses terrains d'expansion. A ce sujet j'aimerais pouvoir prouver ce fait : quand, en janvier dernier, le jeune roi du Cambodge s'en vint en croisière de quelques jours sur la *Marseillaise*, qui transportait aussi les derniers renforts du bataillon français de Corée, il ne semble pas que les autorités américaines non plus que nos représentants au Japon aient été très désireux de voir le souverain s'entretenir longuement avec des Japonais. Or l'un de mes confrères français alors à Tokio et moi-même avons tout lieu de penser qu'un fonctionnaire nippon des Affaires étrangères rejoignit la *Marseillaise* en haute mer, monta à bord, conféra avec le roi pendant plusieurs heures et débarqua muni d'une serviette bourrée de documents. L'histoire en courut, du moins dans certains milieux japonais, qui se réjouirent fort d'avoir déjoué les précautions prises. Vraie ou fausse, elle témoigne d'un état d'esprit qu'on aurait tort de prendre à la légère.

Une grande partie s'engage qui pendant longtemps encore ne pourra être que diplomatique. On raconte du reste ceci à Tokio : « Aux beaux jours de l'entente avec l'Angleterre, l'empereur se déplaçait en Rolls-Royce. Vint le « flirt » avec l'Axe. Il acquit une Mercédès. Maintenant, depuis les événements de 1945, il se sert d'une Cadillac. Or, et c'est là le piquant de l'affaire, des mécaniciens n'en entretiendraient pas moins en parfait état de marche Rolls-Royce et Mercédès. »

Il serait dangereux, et en tout cas symptomatique, que l'empereur se fît un jour prochain envoyer de Moscou une de ces somptueuses voitures soviétiques dont nous autres, correspondants de guerre, avons vu maints modèles à Pam Mun Jom et qui, avec un certain bonheur, tiennent de la Mercédès autant que de la Cadillac.

NOTRE COLLABORATEUR SE FAIT UN PLAISIR DE DÉBALLER AVEC M. RUBIN DE LA BORBOLLA...

.. QUELQUES-UNS DES 5.000 OBJETS QUI ILLUSTRERONT LA SECTION D'ART POPULAIRE...

... CÉRAMIQUES UTILITAIRES AUX MOTIFS D'UN MODERNISME A LA FOIS NAIF ET RAFFINÉ...

... CANDÉLABRES POLYCHROMES, JOUETS POUR GRANDS ET PETITS, VÊTEMENTS PAYSANS ORNÉS DE LOURDES PENDELOQUES D'ARGENT.

APRÈS AVOIR ÉTÉ REMONTÉ, SES STATUES COLORIÉES DE SAINTS ET D'ANGES REMISES EN PLACE, L'AUTEL DU COUVENT DE TOPOTZOTLAN TÉMOIGNERA DU BAROQUISME EXACERBÉ DE L'ART COLONIAL ESPAGNOL.

RENDEZ-VOUS PARISIENS DE MAI : MILLE ANS D'A

AUTANT, sinon plus, que les fêtes mondaines qui jalonnent la Saison de Paris ; autant que les monuments historiques devant lesquels se donnent rendez-vous les autocars d'agence, nos grandes expositions d'art constituent de plus en plus des pôles d'attraction. Chaque année elles drainent un peu plus, en les mélangeant, des foules de visiteurs : Parisiens, certes, mais aussi provinciaux et touristes étrangers. Pendant des heures ils déambulent de salle en salle, le catalogue à la main. Mais eux qui iront souvent, après-dîner, admirer le déploiement de luxe et de goût d'une revue à grand spectacle pensent rarement aux ordonnateurs des fêtes de l'esprit. Ils savent qu'un « show » du Casino ou de l'Empire, que telle mise en scène du Châtelet ou de la Comédie-Française exigent une préparation minutieuse ; il ne leur vient pas à l'idée que les organisateurs de ces expositions sont, eux aussi, des metteurs en scène qui, des mois, des années parfois, se sont dépensés nuit et jour pour mettre au point un spectacle irréprochable ; qui, de même qu'au théâtre, ont eu à résoudre de nombreux problèmes de décor et d'éclairage. C'est dans les coulisses, sur le « plateau » poussiéreux où ils travaillent avant le lever du rideau qu'on peut seulement mesurer l'ampleur d'une tâche dont ils ne récoltent rien... si ce n'est la satisfaction anonyme de la réussite. La préparation des deux grandes expositions qui viennent de s'ouvrir : le Moyen Age italien au Petit Palais et l'Art méxicain au musée d'Art moderne, nous a permis de surprendre les secrets de leur réussite.

POUR LA FÊTE DES MORTS, LES MEXICAINS ORNENT LEURS MAISONS DE CES STATUETTES EN PAPIER.

COMMENT SE PRÉPARE

La mise en place et la présentation d'une œuvre de l'importance de cette croix de Giovanni Pisano nécessitent une étude très approfondie du décor momentané qui exaltera sa beauté.

XICAIN ET LES TRÉSORS DU MOYEN AGE EN ITALIE

Un problème de main-d'œuvre est résolu... par un gardien qui fut jadis peintre en batiment.

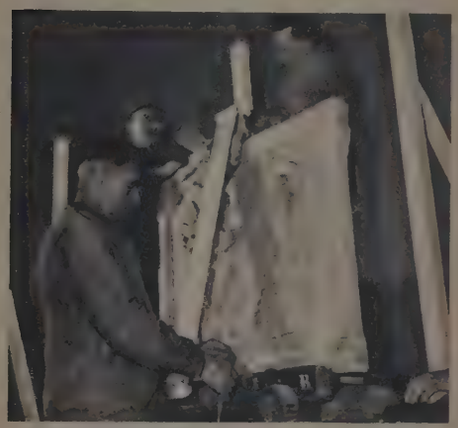
UNE GRANDE EXPOSITION

Dans les premiers jours de mars, sa protection assurée par une escouade de policiers triés sur le volet, le train spécial du président de la République mexicaine quittait Mexico à destination de New-York. Ce déploiement d'honneurs et de précautions n'était nullement justifié par le déplacement d'un haut personnage, mais seulement par la présence à bord du convoi de deux cent dix-huit caisses pesant au total 52 tonnes. Manipulées avec d'infinies précautions à New-York, elles étaient embarquées à bord de l'*Ile-de-France* et gagnaient ensuite Le Havre pour être acheminées enfin sur Paris. Il avait fallu deux ans pour en rassembler le contenu, témoignages d'art les plus précieux et irremplaçables de la civilisation mexicaine.

En 1950, en effet, le gouvernement français invite le Mexique à nous envoyer une exposition couvrant tout l'art mexicain, de l'époque précolombienne à nos jours. Une fois les accords signés, le lieu choisi et les commissaires nommés, M. Fernando Gamboa, commissaire pour le Mexique, se met aussitôt au travail avec, dans sa poche, le plan des salles où il installera l'exposition.

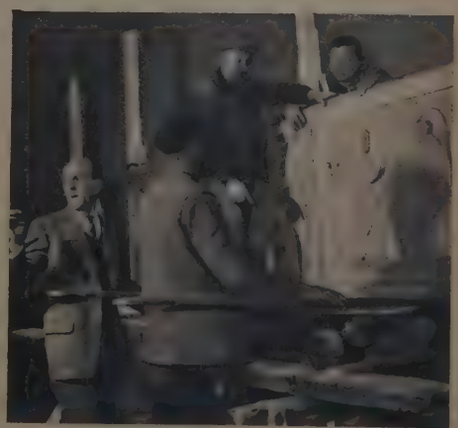
Il s'agit, pour lui, de sélectionner une à une les centaines d'œuvres d'art qui, partagées en quatre sections, devront venir se disposer dans ces salles. Et pour cela de faire appel non seulement aux musées et aux collections particulières de son pays, mais aussi à ceux de tout le continent américain. On imagine sans peine l'épuisant labeur, le goût, la somme de connaissances qu'un tel travail exige ! Les urnes funéraires, les masques guerriers, les statues mayas ou aztèques, sources inépuisables de l'art moderne, retraceront les étapes franchies en quinze siècles par une civilisation qui devait, à l'époque de la conquête, laisser les Espagnols de Cortès éblouis. Les effigies polychromes de saints, les autels croulant sous le poids des dorures, les psautiers en bois verni feront connaître le développement, exacerbé par le climat tropical et l'éloignement, de l'art baroque espagnol, devenu au Mexique « art colonial ». Une troisième section révélera la place importante occupée aujourd'hui encore par l'art populaire du jouet, de l'étoffe, du candélabre, de la

Dans un « mur » de contre-plaqué, ce bas-relief retrouvera presque son décor réel.



Ici le 3e panneau du sarcophage « traditio legis » (Lazare au tombeau, Ve siècle)...

... grace a une technique que les Egyptiens employaient pour leurs monuments...



... se raccorde aux deux autres, a hauteur d'œil, sous le regard de M. André Chamson, et reconstitue l'œuvre entière.

LE « JUDAS », L'UN DES JOUETS MEXICAINS LES PLUS CURIEUX, EST UNE EFFIGIE DE CARTON, HAUTE SOUVENT DE 2 MÈTRES, QU'ON SUSPEND EN TRAVERS DES RUES LE SAMEDI SAINT. ENVELOPPÉ ET BOURRÉ DE PÉTARDS, ON LE FAIT EXPLOSER, DANS LA LIESSE POPULAIRE

céramique, de la confiserie même... Enfin la renaissance de la peinture murale ou de chevalet sera illustrée par les principales œuvres des peintres contemporains...

Comment le visiteur d'aujourd'hui, qui, passant d'une œuvre à l'autre de cette exposition mexicaine, va de surprise en admiration, pourrait-il se représenter l'aspect de ces salles il y a quinze jours à peine? Parmi des flots de fibre blonde les caisses vomissaient leur contenu : ici, un « Christ » de l'époque coloniale, taillé dans un tronc d'arbre ; là, les plaques de bois doré et les statuettes qu'un spécialiste recensait et assemblait aussitôt pour reconstituer l'autel baroque du couvent de Tépotzotlan ; ailleurs, les 3 tonnes de pierre d'un « serpent aztèque » pour le montage duquel on se doute qu'il fallut un imposant échafaudage. Le docteur Rubin de La Borbolla, du musée mexicain des industries populaires, n'avait rien de moins à faire, lui, que de s'y retrouver parmi les cinq mille pièces de sa section d'art folklorique ; d'en ordonner le regroupement et la présentation ! Mettre en valeur, non loin d'un service de table aux assiettes décorées dirait-on par un Picasso mexicain, de fragiles « papiers découpés » servant aux paysans à éloigner de leurs champs les esprits maléfiques... On avouera que c'est aussi difficile que d'ordonner artistiquement la vitrine d'un grand magasin.

De leur côté, au Petit Palais, M. André Chamson et ses collaborateurs poursuivaient une tâche non moins ingrate, mais tout aussi exaltante : rendre leur exposition les Trésors d'art de l'Italie au moyen âge digne des pleins feux de l'actualité. Souhaitée et voulue par la Ville de Paris, son thème déterminé et inscrit dans le cadre des conventions culturelles franco-italiennes, les œuvres devant la composer avaient été choisies, rassemblées et expédiées par les spécialistes italiens. Là aussi il s'agissait d'un volume commercial d'une importance exceptionnelle : une quarantaine de tonnes, pour lesquelles il avait fallu contracter une assurance dépassant 5 milliards de lires ! Que l'on ajoute les frais de transport et d'installation, et l'on aura peut-être une faible idée de l'ampleur d'une telle entreprise ; on l'admirera d'autant plus qu'elle rapporte aux deux pays des profits spirituels seulement ; mais à nous, visiteurs, d'inestimables plaisirs d'art !

Malgré l'amitié qui, de longue date, me lie au romancier de *la Neige et la Fleur*, je mesurai l'autre jour combien ma visite de journaliste pouvait paraître importune au... conservateur. Car les œuvres à peine déballées et réparties entre les salles où elles devraient prendre place, j'avais trouvé André Chamson aux prises avec un problème muséographique d'une étrange complexité. S'il est déjà difficile, en effet, d' « accrocher » un ensemble de peintures, que dire d'une exposition comprenant aussi bien de petites plaques d'ivoire de quelques centimètres que des panneaux peints hauts de 2 mètres, que des chapiteaux ou des plaques de sarcophages en pierre ?

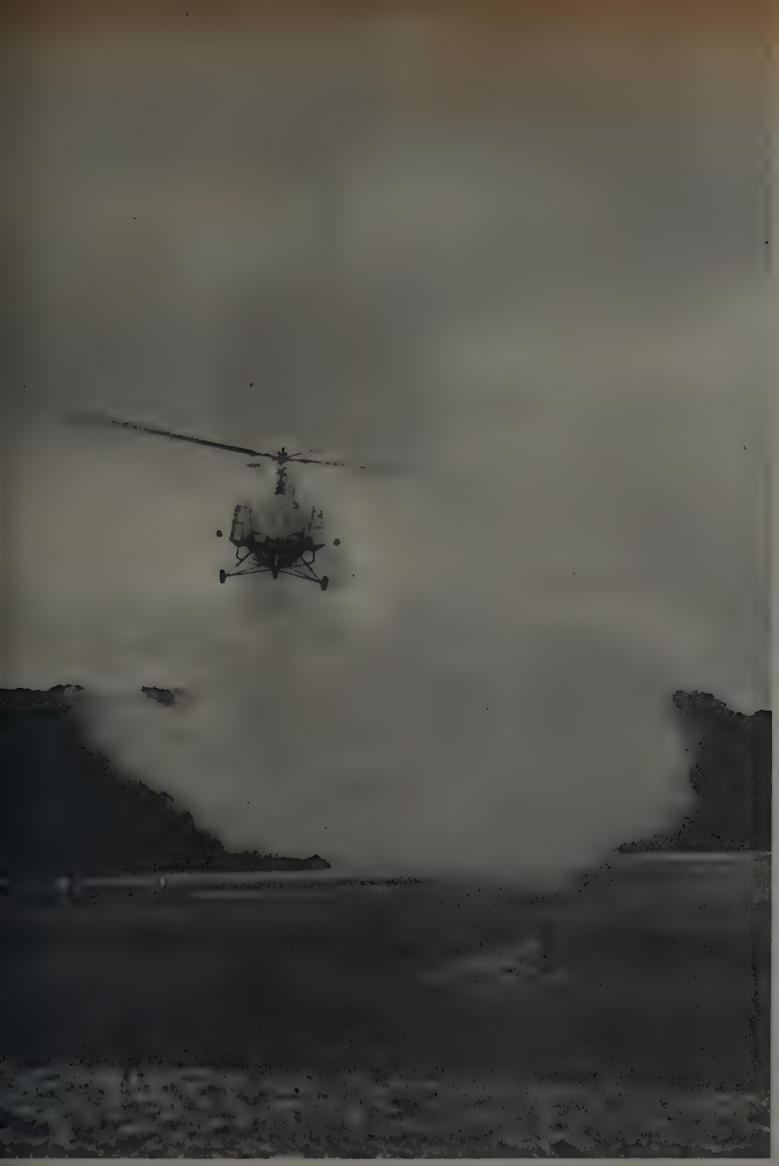
L'épineuse question de l'architrave de Biduino (plus de 2 tonnes de marbre) venait, heureusement, de trouver sa solution : on avait découvert sur le plancher d'une salle l'endroit propice sous lequel deux piliers de maçonnerie formaient un soutènement aussi naturel que dissimulé ; l'architecture de bois destinée à mettre l'œuvre d'art à bonne hauteur était en cours d'exécution.

Ce n'était pourtant là, parmi tant d'autres, qu'un des innombrables problèmes qui se posaient au metteur en scène de l'exposition. Une chose est de concevoir un certain rythme : alterner des murailles reconstituées et des tentures pour permettre la présentation ici d'objets colorés, là de statues blanches ; autre chose est de le réaliser, d'aboutir à ce résultat que le visiteur aille d'une salle à l'autre dans l'enchantement de l'œil et de l'esprit.

Rien d'étonnant donc que, à quelques jours de l'inauguration, le Petit Palais présentât l'aspect d'un chantier où s'affairaient : menuisiers clouant des feuilles de contre-plaqué ; peintres les recouvrant d'un enduit qui les fait — pour l'œil — de pierre ; tapissiers tendant le reps ou le velours ! Et Dieu sait ce qu'il faut de mètres carrés de contre-plaqué ou de reps, de kilos de peinture !

Soudain, dans un coin où l'élément de décor a été mis en place, voici qu'arrive un groupe d'ouvriers transportant une magnifique œuvre de Giovanni Pisano. Ils jouent au naturel la scène d'une montée au Calvaire où les soldats romains eux-mêmes se seraient chargés de l'instrument du supplice. L'un d'eux appuie délicatement une échelle sur le faux mur, y grimpe ; la croix est suspendue... Le rideau pourra demain se lever sur un des plus beaux spectacles d'art que Paris ait de longtemps connus. Mais, à la différence du théâtre, les coulisses n'ont plus rien à révéler une fois le spectacle commencé. Et lorsqu'il est réussi on oublie trop souvent d'aller féliciter les machinistes.

LE MORCEAU DE POIDS DE L'EXPOSITION ITALIENNE : L'ARCHITRAVE DE BIDUINO FIGURANT L'ENTRÉE DU CHRIST A JÉRUSALEM. SES 2 TONNES ET DEMIE DE MARBRE ONT DONNÉ BIEN DU SOUCI.



Hélicoptère contre coléoptères... Ceux-ci avaient le nombre, mais ils ne purent résister au nuage empoisonné jailli de l'insecte mécanique...

... dont l'action était appuyée, au sol, par des camions « atomiseurs » qui présentaient assez bien l'aspect d'obusiers de gros calibre.

UNE « OPÉRATION HANNETONS » MASSIVE

CETTE CHASSE OUVERTE DIX JOURS TOUS LES TROIS ANS ÉVITE 30 MILLIARDS DE PERTES A L'AGRICULTURE

C'EST un décret royal qui ouvrit officiellement la chasse au hanneton : un décret, signé de Louis XVIII, accordait un sou d'or à toute personne amenant à la mairie de sa commune un kilo de hannetons. Le texte est toujours en vigueur, bien que le budget ne prévoie plus, depuis longtemps, de crédit spécial pour le paiement des chasseurs bénévoles ; d'ailleurs le sou, et à plus forte raison le sou d'or, n'a plus cours légal. Et les édiles de Senlis ou de Laon auraient sans doute été fort embarrassés si on leur avait apporté, à pleins camions, le butin de la campagne 1952.

PAR CLAUDE THOMAS

L'*OPÉRATION HANNETONS*, effectuée expérimentalement il y a trois ans en Normandie (1), est entrée cette année dans la technique agricole courante, au même titre que le binage ou le labour. Pour s'en convaincre il suffit de noter que ce sont les exploitants eux-mêmes qui ont financé les manœuvres tactiques qui viennent d'être opérées de Senlis à Laon.

Les forces en présence étaient considérables. D'un côté le « gibier », dont les effectifs atteignaient une moyenne de 15.000 à l'hectare. De l'autre, l'Institut technique de la betterave, la Société d'études et de coordination des traitements agricoles et les Syndicats de lutte contre les ennemis du sol avaient constitué une coalition dotée de l'armement le plus moderne : flottille aérienne et camions « atomiseurs ».

(1) Voir *France-Illustration* du 28 mai 1949.

Le plan de campagne avait été conçu dès le mois de septembre, époque à laquelle les spécialistes du sondage avaient déterminé les points de concentration de l'ennemi : 24.000 à l'hectare près de Senlis, 11.000 près de Laon, 14.000 à Villers-Saint-Frambourg, etc. Le moment de l'attaque, indiqué par les renseignements de la météorologie, avait été précisé par des équipes d'avant-garde et fixé au jour où celles-ci rencontreraient des forces ennemies composées à parts égales de mâles et de femelles. Des rabatteurs, observant haies et boqueteaux à la lorgnette, avaient fourni les ultimes indications nécessaires au déclenchement de l'opération. Il ne restait plus qu'à avertir les apiculteurs d'avoir à fermer provisoirement les ruches avant de pulvériser un à un tous les bouquets d'arbres, refuges des hannetons.

La presse avait été invitée à envoyer des correspondants, qui furent presque déçus de la rapidité des opérations. Au premier coup d'atomiseur tous les occupants des lisières et des haies venaient s'écraser au sol, tandis que les hélicoptères aspergeaient les collines boisées. Dans les sous-bois les hannetons morts jonchaient le sol. Un dernier passage autour de rares îlots de résistance, et la campagne s'achevait par une victoire totale.

Il n'y aura pas de vol de hannetons cette année dans la plaine de Senlis et de Laon, ni de vers blancs l'an prochain, et si l'on songe qu'une « année à hannetons » coûte, en dégâts, de 20 à 30 milliards, l'opération vaut bien qu'on abandonne à l'Etat le sou d'or qu'il avait promis aux chasseurs.

Avis à ces derniers : la chasse au hanneton dans les départements de l'Oise et de l'Aisne est désormais fermée pour trois ans au moins, probablement six et peut-être neuf... faute d'un gibier disparu dans l'hécatombe récente.

LA PUBLICITÉ, MOTEUR DE LA VIE MODERNE

PAR RENÉ PARNAY

DU 5 au 11 mai dernier, la Fédération française de la publicité, que préside M. Bernard de Plas, avait organisé, en liaison avec l'Union des annonceurs et les groupements de presse, une Semaine mondiale de la publicité. Le principe de cette Semaine, réalisée par M. Adolphe Brémond, avait été adopté l'an dernier à Londres au cours d'une conférence internationale. A la Sorbonne, pour la séance d'ouverture, le grand amphithéâtre était plein. M. Forgeot représentait le président de la République, M. André Marie présidait et assurait les professionnels présents de la sollicitude du gouvernement. Puis M. André Siegfried déployait les brillantes ressources de son talent de conférencier pour traiter le sujet qu'il avait choisi : « la Publicité et la production moderne », révélant même à ses auditeurs, pourtant avertis, des aspects insoupçonnés de la question.

Qu'est-ce donc que cette publicité dont chacun reçoit l'impulsion, subit — et parfois avec quelque humeur — l'empire, constate l'indéniable pouvoir, mais dont la véritable nature demeure mal connue du plus grand nombre ?

INVOQUANT Esope, M. André Marie dit : « Elle peut être comme la langue, selon le fabuliste, la meilleure ou la pire des choses. » C'est mettre l'accent sur l'aspect humain. La publicité ne réside pas en effet au pays de l'abstraction. Elle est une réalité bien vivante ; elle s'exprime en manifestations concrètes ; elle est ce que la font les publicitaires. Et pas seulement eux, il faut le dire.

En tout cas elle est une nécessité du monde moderne. Elle n'est, dit M. André Siegfried, ni un luxe, ni une habitude, ni même une technique : elle est un aspect essentiel de la production.

Produire, en effet, ne suffit pas ; il faut vendre. Et pour vendre il est nécessaire d'informer la clientèle que tels ou tels produits sont à sa disposition. Encore n'est-ce là qu'un commencement. Il est naturel d'indiquer à l'acheteur éventuel la qualité des produits qu'on lui signale. Le savoir-faire a pour corollaire le faire-savoir. En somme — et la définition est aussi de M. Siegfried — la publicité est une charnière indispensable entre la fabrication et la consommation.

Elle correspond à la satisfaction des besoins de la clientèle, qui, à mesure qu'ils se développent, engendrent l'accroissement de la production, car on ne peut concevoir de production massive sans consommation massive.

Cette production accrue permet l'abaissement du prix de revient et aussi — par le développement notamment de la série, de la rationalisation des méthodes — une amélioration de la qualité pour un prix de vente plus bas.

Bien entendu, ces considérations ne valent pas pour certaines catégories d'articles. Une « aristocratie » subsiste qui ne se passera pas de publicité, mais qui réclamera une publicité spéciale.

CENT MANIÈRES DE PERSUADER L'ACHETEUR ÉVENTUEL

QUELS sont donc les moyens dont dispose le « publicitaire » pour faire connaître les produits qu'il veut imposer à l'attention publique ?

Ces moyens sont essentiellement ceux de l'orateur, et les recettes mises en œuvre sont conformes à celles de l'éloquence classique.

De quoi s'agit-il ? De renseigner, de persuader et aussi, en dehors de toute considération intellectuelle, de « frapper fort », autrement dit d'émouvoir. Ne sont-ce pas les objectifs de l'orateur, qui expose son sujet avec le maximum de clarté, qui discute et fournit des preuves en faisant appel au raisonnement et à la logique, qui use enfin parfois d'un langage qui répond aux espoirs et flatte les désirs de ses auditeurs ?

Rien d'étonnant donc que le technicien de la publicité emploie largement la répétition, ce moyen classique d'enfoncer un argument. Il doit savoir orienter discrètement le client et présenter ses vues sous le jour le plus favorable. Il peut flatter son œil et sa sensibilité en lui proposant de séduisantes images. Il peut le surprendre — et même le heurter — par l'aspect insolite de ce qu'il lui montre. En tout état de cause, il lui faut forcer l'attention et laisser une trace dans la mémoire.

De là l'utilisation si généralisée aujourd'hui du slogan. Pour la mémoire, rien de mieux. Nous en avons tous dans l'esprit quelques-uns qui s'y sont rangés près de nos poèmes favoris et dont le surgissement à la première sollicitation est d'un automatisme garanti.

La technique moderne offre maintenant de vastes ressources : le cinéma, la radio, qui permet des effets auditifs et non plus visuels... et la télévision, qui apporte la combinaison de ces effets. Quant au film publicitaire, il a pris sa place dans les programmes cinématographiques.

Aspect insolite des présentations. On a largement exploité ces derniers temps, en effet, la singularité et, même, la laideur. Quoi qu'en puissent penser d'aucuns, cela est parfaitement licite. La publicité a un but : l'efficacité. Or il peut être efficace de frapper l'attention et d'impressionner le souvenir par une étrangeté, même si, de prime abord, elle déplaît.

Pourtant il semble bien qu'en France on préférera toujours une publicité artistique. Ce n'est pas en vain que Chéret et Cappiello ont tapissé les murs de leurs images spirituelles et colorées, que Toulouse-Lautrec s'est fait affichiste. Et puis il y a l'étalage, cette gloire de Paris. Certaines vitrines ne sont-elles pas de véritables petits musées ?

Par tous les moyens qu'ils ont ainsi à leur disposition, publicitaires et annonceurs exercent sur le lecteur, sur l'auditeur, sur le spectateur, sur le passant — la répétition savamment calculée dompte la distraction — une action certaine. Le client n'a-t-il pas quelque motif de la trouver indiscrète, excessive, de redouter d'être la dupe de quelque bluff ?

SATISFAIRE LES BESOINS ET MÊME LES ESPOIRS

EH bien, il faut avouer que si certaines formes de la publicité peuvent parfois effaroucher, les arguments ne manquent pas pour étayer l'affirmation que les organisateurs de la Semaine ont lancée : « La publicité fait mieux vivre et mieux acheter. »

On peut avancer que les sommes dépensées en publicité par tête d'habitant mesurent, d'un pays à l'autre, la différence du niveau de vie. Voulez-vous quelques chiffres ? Aux Etats-Unis la dépense par habitant se chiffre à 12.000 francs. Elle est de 1.600 francs en Angleterre, de 700 en France, de 270 en Italie.

Ces sommes ont payé les journaux, les afficheurs, les imprimeurs, les postes émetteurs, les producteurs de cinéma, les techniciens. Elles venaient de gens qui ont acheté toutes sortes de produits offerts par la publicité et dont les acquisitions ont satisfait les besoins et aussi — c'est là un élément psychologique important — les désirs, les espérances.

Ainsi, il est bien exact de dire que la publicité a permis au producteur de mieux vendre, au consommateur, de mieux acheter, à tous deux — car le producteur est aussi consommateur — de mieux vivre.

« LA PUBLICITÉ, SAUVEGARDE DU PEUPLE »

LA quantité, oui, mais la qualité ? objectez-vous. « Croyez-vous vraiment, nous disait un spécialiste aux « campagnes » fructueuses, que la publicité ne soit pas aussi une garantie de qualité ? » Seul, en effet, un produit de qualité peut justifier un effort soutenu de publicité. S'il est de ceux dont on dit : « Ça ne vaut rien ! » il est absurde de croire que la publicité parviendra à l'imposer de façon durable.

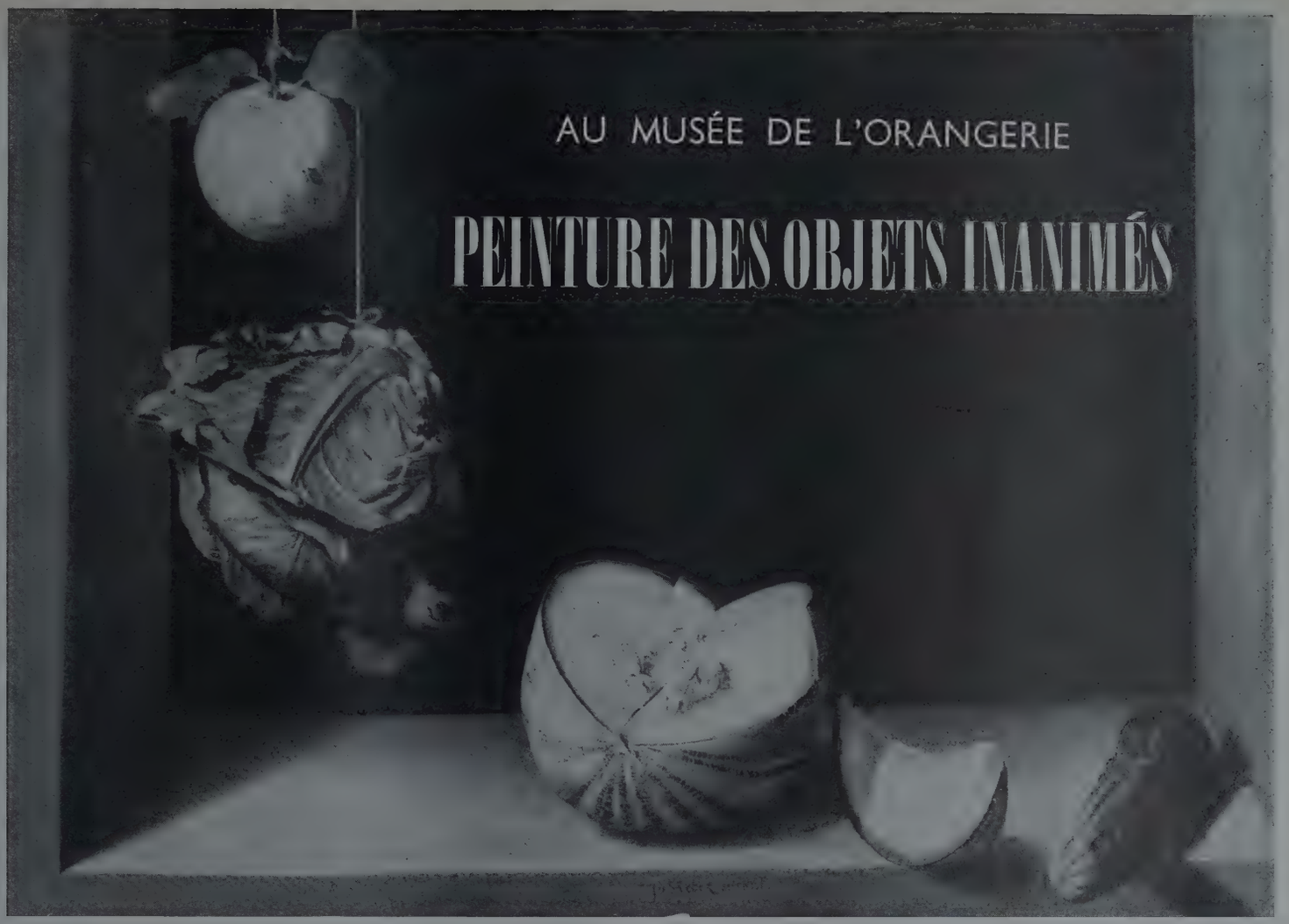
La sélection joue impitoyablement dans un régime économique concurrentiel. On a beau emboucher la trompette, les produits inférieurs sont éliminés.

Sous la Révolution les crieurs de journaux avaient reçu une médaille d'identité. Elle portait une devise dont l'auteur était le maire de Paris, Bailly : *La publicité est la sauvegarde du peuple.* Sans doute l'entendait-on de la publicité faite par la diffusion des nouvelles aux actes du gouvernement, soumis au contrôle du peuple souverain. C'est dans ce même sens qu'on parle au Palais de la « publicité » des audiences, la justice devant siéger et prononcer au vu de tous. Ne peut-on pas dire aussi que, en contribuant à débarrasser le marché des produits médiocres pour ne laisser subsister que les meilleurs, la publicité apporte une sauvegarde au consommateur ?

Il y a d'ailleurs un aspect de la publicité qu'on ne saurait négliger et auquel cependant on pense assez peu.

Peut-on parler d'une publicité désintéressée ? Oui, assurément, dans un certain sens. Il est évident que lorsqu'une entreprise a construit un grand barrage, par exemple, et qu'elle présente un film à ce sujet elle n'attend pas de ce film la commande d'un autre barrage. Elle met en valeur un aspect de l'effort national qui sert utilement le prestige de notre pays. On pourrait en dire autant d'un lancement de navire... Ici donc nous nous trouvons en face d'une publicité au bénéfice de l'économie nationale. Le mot propagande est assez peu du goût des publicitaires. Il a, pour des raisons qu'il n'est point besoin d'énoncer, une sonorité déplaisante. Pourtant, quand il s'agit de mettre en valeur l'effort d'une nation au travail, on doit pouvoir user du mot sans rien voir de péjoratif dans l'acception. Disons, si vous voulez, publicité de prestige.

Voilà bien des raisons, n'est-il pas vrai, de pardonner à la publicité ce qu'elle a parfois de trop insistant... C'est une obsession, disent des grincheux. Que voulez-vous, il faut en prendre son parti, elle est entrée dans les mœurs, elle est mêlée à notre vie. C'est une vérité qu'elle répond à une très ancienne nécessité. Quelqu'un qui n'était pas un agent de publicité — Lamartine ou Chateaubriand ? — a dit : « Dieu a besoin des cloches... » Dieu lui-même ! Alors, vous pensez !...



J.-S. COTAN (début du XVII[e] siècle). — « COING, CHOU, MELON ET CONCOMBRE. »

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

De vastes peintures accueillent les visiteurs où sont accumulées les grasses volailles, les grappes de fruits qui croulent en cascades près des poissons et des gibiers ; aux reflets bleu et or du paon répondent dans la pénombre les étincellements de l'orfèvrerie. Mais, plus loin, voici deux petits tableaux, représentant chacun une mince botte d'asperges sur fond noir, qui peuvent retenir aussi longtemps notre regard : l'un est de S. Adriaen Coorte (XVII[e] siècle), l'autre, de Manet... La nature morte se meut entre des extrêmes, entre ces compositions fastueuses par leur abondance, leur éclat, et ces peintures faites de rien, de presque rien, de trois nèfles sur un coin de table, d'un citron dont l'épluchure en spirale fait chanter l'acidité de sa note jaune sur quelque tissu gris.

Dresser l'inventaire du genre de la nature morte de l'antiquité jusqu'à nos jours dans le cadre, somme toute restreint, de l'Orangerie était un programme ambitieux. Il a fallu toute la science et la conscience de M. Charles Sterling pour en faire autre chose qu'un panorama, pour nous amener à reconsidérer les problèmes, pour nous associer par l'esprit à ses recherches passionnantes, bref pour établir, en cent vingt-sept tableaux, une synthèse dont certains aspects sont éclairés d'un jour nouveau.

On a voulu remonter aux origines en présentant deux peintures et une mosaïque romaines du premier siècle : ces pièces ravissantes sont des témoins d'une époque qui fut très féconde dans le genre et dont les exemples ont vraisemblablement inspiré les Italiens de la Renaissance. Entre temps, la représentation des objets n'intervenait qu'en accessoire, pour leur signification symbolique ou pour rendre plus sensible aux contemporains la vie des personnages évangéliques. Daté de 1504, nous voyons le tableau qui passait pour la plus ancienne des natures mortes indépendantes et autonomes, où les objets sont décrits pour eux-mêmes : une perdrix pendue sur une planche, avec des gantelets de chasse traversés par une flèche d'arbalète. Il est signé de Jacopo de Barbari, peintre vénitien, et appartient au musée de Munich. Mais voici une armoire à pharmacie, trompe-l'œil extrêmement habile (collection Mortimer Brandt, New-York), d'origine allemande ou flamande, exposée pour la première fois, dont on peut présumer qu'elle est d'un quart de siècle antérieure. Les premières natures mortes, il faut sans doute aller les chercher sur ces extraordinaires parois de marqueteries qui recouvrent en d'hallucinants trompe-l'œil les murs des *studioli* de Frederigo da Montefeltro à Urbin et à Gubbio...

Pourquoi éprouvons-nous tant de satisfaction d'esprit ? Ces tableaux sont des descriptions très fidèles des objets, mais ils sont aussi des systèmes d'organisation mentale. Avant le XVII[e] siècle, qui fut la grande époque d'épanouissement de la nature morte, nous avons des tableaux dont nous lisons en sous-jacence les merveilleux schémas : ainsi ces canards (collection Frederick Mont, New-York) traités de façon extrêmement naturaliste, mais qui emplissent entièrement le tableau de courbes et contre-courbes, les vides étant ponctués par la luisante rondeur des œufs durs. L'apparent désordre des tables chargées de victuailles d'un Flegel ou d'un Van Schooter répond en réalité à un ordre géométrique très strict, mais tenu à demi secret (alors que les cubistes en feront ostentation). Dans le même sens — mais d'un art supérieur — nous admirerons, sur un fond abstrait, le coing, le chou, le melon et le concombre de Sanchez Cotan, dont les formes s'équilibrent avec un art savant où alternent les verts et les jaunes ; puis le grand Zurbaran — d'une si étonnante pureté qu'il atteint la gravité religieuse — où sont déposés quelques cédrats, un petit panier d'oranges, une tasse et une rose sur une soucoupe d'argent.

Lorsqu'elles arrivent à un certain degré d'intensité et de dépouillement, les natures mortes du XVII[e] siècle — surtout, en France, celles qui datent du règne de Louis XIII — invitent au recueillement ; et nous ne voyons guère de différence de qualité émotionnelle entre les deux Baugin — dont l'un est montré pour la première fois au public (collection Gairac, Paris) — et ces « Vanités » à tête de mort que le peintre concevait pour la méditation des hommes sur la fragilité de la vie. De part et d'autre, sous une apparente dignité glacée, couve le même feu intérieur.

En dehors de Chardin, maître des maîtres, le XVIII[e] siècle perdra cette dignité d'accent. Et plus tard, c'est par hasard que les impressionnistes, émerveillés par leur découverte des lumières répandues dans les paysages, s'intéresseront à un genre qui leur paraîtra suranné. Bien sûr, il y a Cézanne qui renouvelle la question, il y a les charmants Renoir. Il y aura Bonnard, et Braque, et Picasso. Mais il faut bien dire qu'ici on ne nous apprend plus rien : bien que les choix soient bons, il a fallu trop esquisser, parcourir à trop grandes enjambées pour compléter le programme chronologique. Au vrai, c'est la partie ancienne de cette exposition qui est la plus neuve et la plus convaincante. A tel point que l'on se prend à regretter que M. Charles Sterling, quitte à sacrifier le reste, ne se soit pas borné à une exposition de la nature morte au XVII[e] siècle et de ses antécédents. Le sujet est si magnifique et il a été traité avec tant de goût et d'intelligence qu'on souhaiterait qu'il eût été amplifié.

AU SALON AUTOMOBILE DE TURIN

MÉCANIQUE PARFAITE ET VOITURES DE RACE

PAR MAURICE PHILIPPE

CHAQUE SOIR UNE DE CES VOITURES ÉTAIT TIRÉE AU SORT PARMI LES VISITEURS, INNOVATION QUI REMPORTA LE PLUS VIF SUCCÈS

VOICI LES ONZE VOITURES DISTRIBUÉES, DE G. A DR. : LANCIA-ARDEA ; FIAT 500 DEUX PLACES ; FIAT 500 « GIARDINIERA TOUT ACIER » QUATRE PLACES ; LANCIA-ARDEA ; ALFA-ROMEO 1900 ; FIAT 1400 ; LANCIA-AURELIA ; FIAT 500 DEUX PLACES ; ALFA-ROMEO 1900 ; FIAT 1100 ; FIAT 500 DEUX PLACES.

La valeur des solutions mécaniques italiennes et la beauté des carrosseries ont donné, parmi les Salons de l'automobile, une place prépondérante à celui de Turin. Chacun peut y prendre des leçons : la France, pour la finition des carrosseries et l'équipement des voitures ; l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis, pour l'affinement des lignes et l'allégement de l'ensemble. J'ai pu voir sir William Rootes, l'un des deux « grands » de l'industrie anglaise de l'automobile, faire photographier sur tous leurs aspects les voitures italiennes cependant que la collaboration avec les Etats-Unis se trouvait à chaque instant dans le domaine de la voiture sport et que les Dyna-Panhard deviennent, après être passées par les mains des carrossiers italiens Allemano et Frua, des voitures d'une élégance racée. A telle enseigne que de ces voitures, vendues l'équivalent de 1.200.000 francs environ, vingt-sept avaient été commandées dans les quatre premiers jours du Salon. D'autre part, des relations se sont établies entre l'Italie et les Etats-Unis, où la demande de voitures sport commence à prendre une certaine importance. Une maison comme la Siata a établi un châssis spécial, fort bien dessiné et parfaitement exécuté, sur lequel on peut monter des moteurs Chrysler ou Cadillac, dont les quelque 170 chevaux permettent, en carrosserie course, des vitesses dépassant 250 à l'heure. Ce « gros » châssis se complète d'une autre réalisation, en petite voiture deux places, utilisant en Italie le moteur des Fiat 500 ou 1.100 et aux U. S. A. le moteur Crosley. Mais l'exemple le plus caractéristique de cette interpénétration des techniques est celui de la Nash-Healey avec le moteur américain Nash, le châssis anglais Healey et la carrosserie italienne Pinin Farina.

Par atavisme, l'Italien n'accepte que des voitures-lévriers, vives, rapides et dont les lignes évoquent ces qualités. Une course comme les 1.000 milles, disputée à travers la péninsule, est véritablement un événement national, dont les résultats influent singulièrement sur la réputation des marques transalpines. Si l'on reconnaît que les Ferrari 12 cylindres, voitures de compétition et qui coûtent une fortune, demeurent hors classe, la montée menaçante des Lancia-Aurelia, prenant le meilleur sur les Alfa-Romeo, a causé une forte impression. A un tel point que Fiat, qui représente 80 % de la production italienne et qui s'était tenu à l'écart, a senti le besoin de réagir en présentant, en plus de ses modèles 500, 1.100 et 1.400, la voiture qui fut la grande sensation de ce Salon, la 2 litres 8 cylindres en V à 70 degrés, qui développe 110 chevaux à 6.000 tours-minute. Avec une carrosserie grand sport à deux places la voiture ne pèse, à vide, que 930 kilos.

J'ai eu la bonne fortune de pouvoir essayer le prototype de cette voiture, conduite par Salamano, le « vieux » champion dont la maîtrise est demeurée intacte. C'est vraiment une réalisation étonnante. Sur la ligne droite de la route d'Airasca, les 6.000 tours du moteur ont été atteints avec une rapidité et une facilité déconcertantes. Or 6.000 tours en prise directe, c'est 204 à l'heure. Ajoutons qu'en troisième on atteint 160 et que le kilomètre, départ arrêté, est couvert en moins de 31 secondes. Conclusion : départ arrêté, il suffit d'un kilomètre pour atteindre approximativement les 200 à l'heure.

La montée de la Superga m'a permis d'apprécier les qualités de tenue de route et les moyens de défense de la voiture.

Le plus étonnant est que cette voiture, véritable engin de course par ses performances, bénéficie néanmoins des caractéristiques d'utilisation d'une voiture de tourisme, par son excellente suspension, bridée sans être dure, et la possibilité de rester en prise directe en disposant de reprises énergiques et sans être obligé de changer de multiplication.

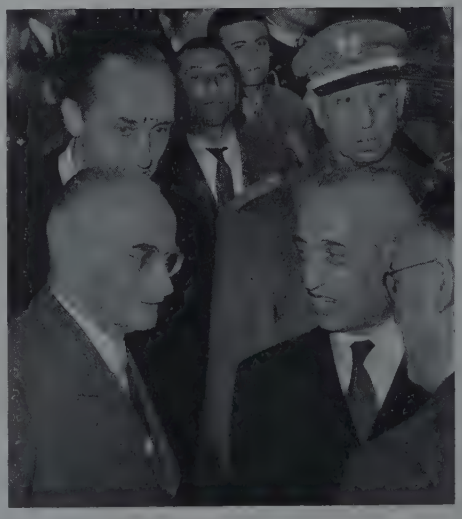
En ville on a ainsi laissé tomber le régime du moteur à 1.000 tours, ce qui représente moins de 35 à l'heure, et l'on est reparti avec énergie, sans cliquetis, par le simple jeu de l'accélérateur.

Or, malgré un taux de compression de 8,5, le carburant employé est le super-carburant du commerce à 80 d'octane.

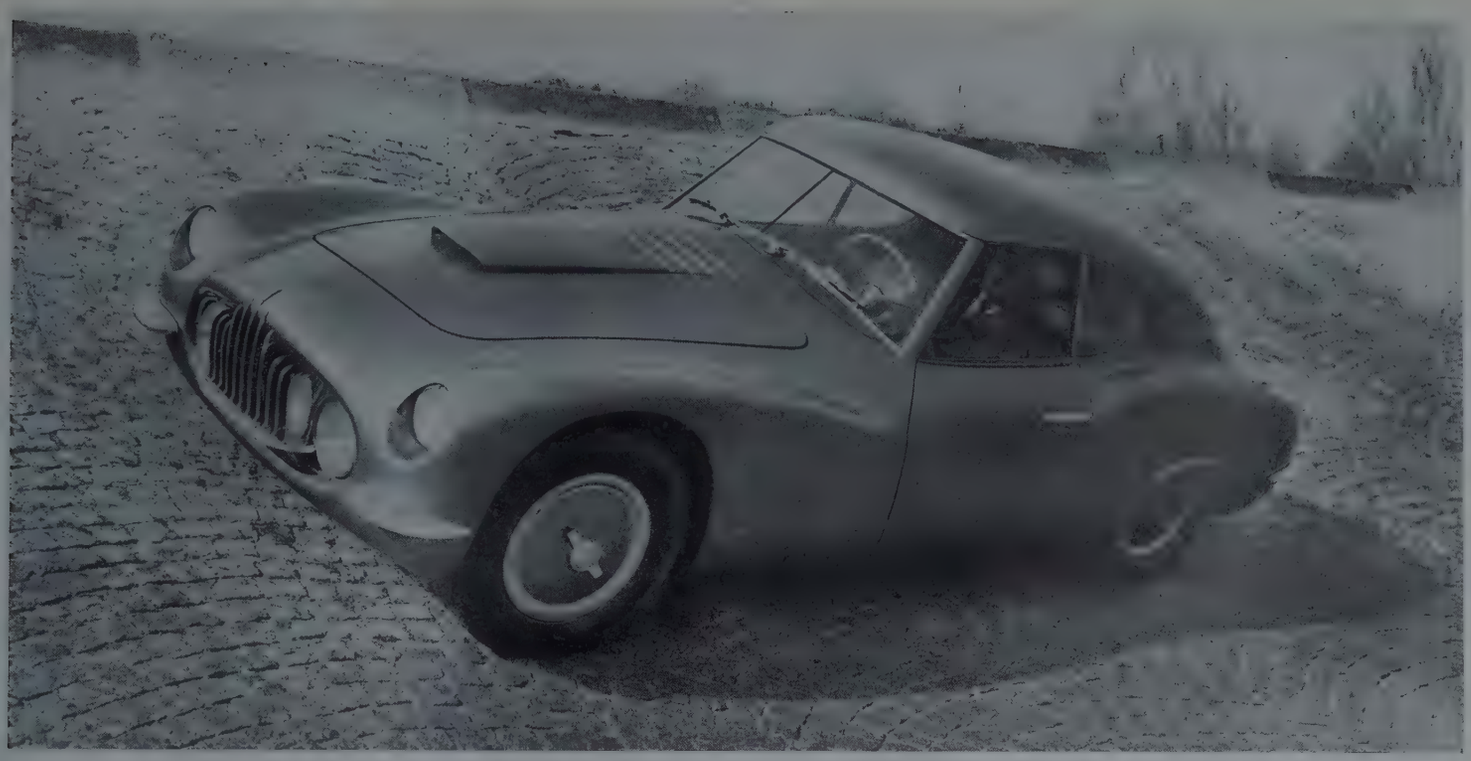
C'est la preuve d'un dessin particulièrement heureux des formes de culasse.

Mais quelles batailles en perspective dans les prochaines courses d'endurance entre ces trois voitures vendues en Italie à des prix très proches les uns des autres et qui représentent en francs sensiblement 1.800.000 pour la Fiat 8 V, 1.830.000 pour la Lancia-Aurelia et 2 millions pour l'Alfa-Romeo 1900 ! Notons encore une nouveauté présentée à Turin : une Cisitalia dont le moteur, dérivé du moteur marin BMP, 4 cylindres 2 l. 800, développe 150 chevaux à 5.000 tours-minute, ce qui en fait une concurrente redoutable non seulement pour les trois voitures précédentes, mais encore pour les Ferrari, dont le type America 4 l. 100, dispose de 200 chevaux à 4.800 tours-minute. Enfin, dans le domaine des véhicules industriels, le nouveau camion Fiat 5 tonnes (poids remorquable : 8 tonnes), à moteur diesel 92 CV, 8 vitesses, et dont le châssis est également établi en version autocar, a particulièrement attiré l'attention.

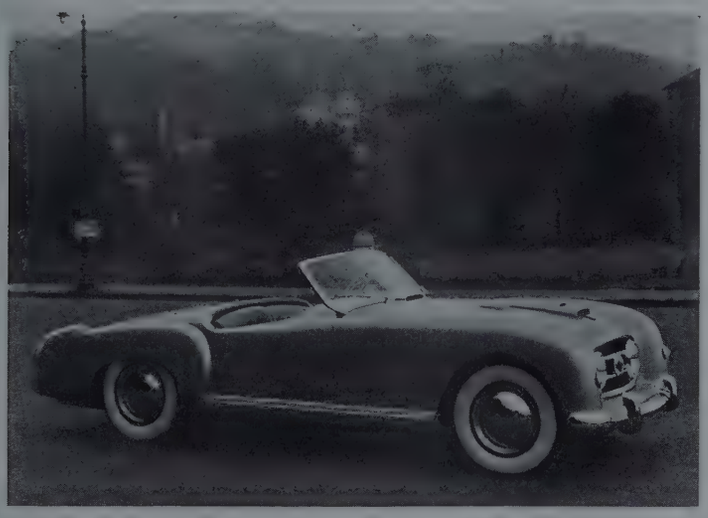
Léonard de Vinci, que l'Italie et la France célèbrent cette année, a montré un génie égal dans la mécanique et dans l'art. Le souci de perfection de l'industrie automobile italienne s'inspire de cet exemple.



INAUGURANT LE SALON, M. LUIGI EINAUDI, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE, EST ACCUEILLI PAR MM. BISCARETTI, PRÉSIDENT DU COMITÉ DU SALON, ET VALLETTA, PRÉSIDENT DE LA FIAT (DE GAUCHE A DROITE).



La nouvelle Fiat 8 V 2 litres grand sport (plus de 200 km.-h.), menée par Salamano et qu'essaya l'envoyé de « France-Illustration ». Ci-dessous : a g., la Nash-Healey, voiture internationale ; a dr., un véhicule franco-italien, la Dyna-Panhard, carrosserie Allemano.



Une carrosserie qui a fait sensation : celle de Pinin Farina sur Lancia-Aurelia.

LES SOUVENIRS DE ROBERT KEMP

SUR LA PREMIÈRE DE « PELLÉAS »

MÉMOIRE douce-amère, ô ma mémoire... L'Opéra-Comique vient de célébrer, à la date exacte, les cinquante ans de *Pelléas* : 30 avril 1902, 30 avril 1952. Et j'étais à la première ; un des plus beaux soirs de ma vie ; mais si lointain... J'entendais, au foyer du théâtre, Jean Périer, toujours alerte, déclarer qu'à cette première, en dépit d'anecdotes menteuses, il ne s'était « rien passé ». Mais si, je le jure : on a ri, on a bafoué vingt passages du poème de Maeterlinck, dont quelques années plus tôt Sarcey, dans un feuilleton brillant, s'était grassement diverti. Quant à la musique, les tortonistes de l'époque n'y entendaient goutte. Camille Bellaigue, dans la plus grave des *Revues*, crut assassiner ces « poussières » sonores qui lui torturaient le tympan. Il en était tout convulsé de colère...

J'y étais. Dès les premières mesures, ce grave thème grégorien qui semble la voix du destin, dès l'apparition du thème frêle et chantant de Mélisande et les premiers triolets, essentiellement debussystes, qui peignent la forêt d'automne, rousse et compacte, où Golaud s'est égaré, mes oreilles et — que dis-je ? — mon âme furent à jamais envoûtées...

Pensez à ce que c'était pour nous : de l' « inouï » ! Nous avions, dans nos familles, combattu avant la mue pour Wagner. Des grands-parents meyerbeeriens, qui nous chantaient *Adamastor* ou « Plus blanche que la blanche hermine »... des parents conquis aux caresses de Massenet. A nous briser la voix, à nous fouler les poignets sur le clavier, nous avions essayé de les amener aux extatiques accords du prélude de *Lohengrin*, au chœur de *Siegfried* ; il faut commencer par le plus facile. Nous leur avions déchiffré, tant bien que mal, *Fervaal*, de d'Indy. Il avait fallu deux ans plus tôt lutter pour *Louise*... Au tour de *Pelléas*, qui, lui, bouleversait tout...

Nous adorions Wagner, mais comme nous sentions qu'il n'était pas de chez nous ! Que les coups de glotte de Wotan, les « Hoï-ho-to-ho » de Brünhild n'étaient pas faits pour le glissant, le moelleux de notre langue ; et que les musiciens français qui s'inspiraient de Wagner durcissaient, brutalisaient notre langage... Or voici que sur les lèvres de Périer, de Mary Garden — malgré son adorable accent écossais — de Dufranne et de Vieuille, les notes de Debussy *parlaient* le plus doux français, avec autant de justesse, de politesse, de grâce qu'il y en a dans Racine et dans Marivaux ! Leur chant correspondait aux accents de Phèdre et de Silvia. Chaque phrase écoutée devenait « définitive ». On ne pouvait plus la moduler autrement. Oui, nous vénérions Wagner. Mais la délivrance même nous révélait sa tyrannie. Comment n'être pas furieux contre un public français rebelle à une telle victoire de l'esprit français ? « Rien passé ? cher Jean Périer ! » Et la lettre de Maeterlinck, dans *le Figaro*, déclarant qu'il souhaitait la chute retentissante de *Pelléas* parce que le musicien avait refusé de faire chanter M^me^ Georgette Leblanc, qui était belle et intelligente, mais qui chantait un peu faux — je l'avais entendue répéter seule, j'étais caché, la Habanera de *Carmen* en se donnant les demi-tons « d'oiseau rebelle », du bout du doigt, sur un piano sans les réussir — et il y avait eu les pronostics railleurs des courriéristes.

De quoi on a ri ? D'Arkel répondant à Geneviève qui lui dit : « Qu'en dites-vous ? », après quelques mesures de profonde méditation : « Je n'en dis rien... » Des cheveux de Mélisande « tombant de la tour », et qu'un homme d'esprit proposait de tresser en échelle pour qu'y grimpât Pelléas. Un sourd au lieu de : « Je suis malade ici », avait compris : « Je suis paralysée... » et prenait tout le monde à témoin de la drôlerie de la chose. On a ri des trois mendiants dans la grotte, des « oui, petit père » d'Yniold, dits, il est vrai, par un odieux petit garçon que remplaça bientôt la fine et jolie Suzanne Dumesnil... On a ri des « en avant, en arrière » de Golaud secouant la tête de Mélisande et de son : « Oh !... alors !... » Les lianes adorables de mélodies, on ne les reconnut point. Les voix de la mer, les scintillements des phares, l'éblouissement des arpèges du retour à la lumière et cette merveille que rien ne surpasse, les derniers instants de Mélisande, n'émurent que quelques élus... Les premières semaines furent dures ; jusqu'au feuilleton inoubliable de Pierre Lalo dans *le Temps*, qui s'écroula sur les « boulevardiers » imbéciles comme une montagne... On dit que Lalo avait été réticent ; qu'il avait cédé aux objurgations de Paul Dukas et de Paul Pougaud, fanatiques éclairés. C'est faux. Lalo a été pour *Pelléas* dès le début. Il m'en parlait, des larmes dans les yeux — et il pleurait peu — deux jours avant sa mort.

Son intervention fut décisive. Mais une cinquantaine de jeunes, le « bataillon sacré », avaient bien travaillé.

Des jeunes surtout. Je me rappelle les stations à la porte avant de présenter les 3 fr. 50 du parterre ou les 2 francs de la galerie ! Nous chantions avant d'entrer. Nous savions tous les rôles. Nous arrivions en disant : « Je venais du côté de la mer... » ; nous nous quittions avec : « Ah ! Pourquoi partez-vous ? »... Tout y passait ; la lettre : « Je l'ai trouvée tout en pleurs au bord d'une fontaine » ; et « Il ne faut plus l'inquiéter... » du vieil Arkel ; et le sublime : « Il est vrai que ce château est très vieux et très sombre... » et « Saint-Daniel et Saint-Raphaël... » J'ai raconté vingt fois ces souvenirs. Je les redirai si je peux au lit de mort. Il y avait là Georges Duhamel, adolescent chevelu ; un passionné clerc d'avoué dont j'ignore le destin, Meyer ; Paul Mazon, le futur traducteur d'Eschyle, professeur de grec à la Faculté de Dijon, qui ne manquait pas un *Pelléas* et faisait le voyage tout exprès ; Albert Wolf, mon vieux Robert Cogné, tout bouillonnant de foi ; Paul Le Flem, philosophe et musicien... Parmi les grands aînés, Antoine Meillet, notre plus grand philologue, qui n'en « manquait pas une » et cherchait sur les lèvres de Mélisande le langage humain à l'état naissant, le langage d'Eve...

Nous étions ce que Jean Lorrain appelait les « Pelléastres » ; nous étions les amis des nuances « lophophore et mandarine... ». Grand nigaud ! Nous étions fous de musique, de poésie, de beauté... Nous ne pensions pas à la production

JOURS ET NUITS DU FESTIVAL DE CANNES

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LE V^e Festival international de Cannes se déroule sur un rythme accéléré. De 10 heures du matin à l'aube, ce ne sont que galas, réceptions, projections. Il est regrettable que l'on n'ait pas créé e prix destiné à récompenser l'endurance des spectateurs et, plus ncore, des jurés. Les uns et les autres assistent même fréquemment la projection de bandes non sélectionnées, et celles-ci ne sont pas s moins appréciées. Ainsi Julien Duvivier et Fernandel ont remporté n notable succès avec le Petit Monde de don Camillo, *qui ne partiipait pas officiellement au Festival et ne figurera pas au palmarès. e palmarès, nous le connaîtrons bientôt, et notre envoyé spécial Denis arion vous donnera son opinion dans l'important compte rendu ui sera publié dans notre prochain numéro. Mais aujourd'hui la ace n'est pas encore aux critiques ; elle est toujours aux échotiers. oici donc quelques images saisies sur la Croisette et aux alentours. lles constituent, en marge du Festival du film, le film du Festival.*

La pluie qui marqua l'inauguration n'avait rien d'une averse cinématographique. La charmante bégum en fit l'expérience en gagnant le cocktail inaugural à l'abri d'un immense parapluie.

N'étant pas souveraines des Mille et une Nuits, les deux jeunes — et ravissantes — vedettes françaises Odile Versois et Françoise Christophe durent se contenter d'un parapluie pour elles deux.

Le Japon est décidément vedette de l'actualité. Sa délégation a donné une réception très brillante, à laquelle participait *Madame Butterfly* en la personne de la cantatrice nippone Sunahara, qui interpréta quelques-unes des plus belles pages de Puccini.

Autre note d'exotisme apportée par l'artiste égyptienne Kouka, qui alla « faire trempette » dans la Méditerranée, sitôt les averses finies, dans son pittoresque costume oriental qui fit sensation.

Une souriante personne, venue de l'empire du Soleil levant, offre des sandwiches à Vincent Scotto, illustre représentant de cet autre pays du soleil : la Provence.

La « Carrière » devait inévitablement avoir la vedette au gala donné aux Ambassadeurs. Elle était on ne peut mieux représentée. M^me^ Georges Bidault, épouse de l'ancien ministre des Affaires étrangères ; lui-même membre du jury. On la voit ici dansant avec le président Edgar Faure.

Avant Cannes, *Fanfan la Tulipe* a connu l'accueil le plus favorable du public parisien. Aussi est-ce sans grande crainte que Gina Lollobrigida but au succès du film dont elle est, avec Gérard Philipe, la ravissante vedette.

Le public du festival espérait que la star suédoise Ulla Jacobsen renouvellerait la scène de son film *Elle a dansé un seul été*, où on peut la voir sortir d'un lac de son pays en exhibant une anatomie sans défaut. Mais leur attente fut trompée, et c'est dans un costume plus « civilisé » qu'elle affronta la Méditerranée.

Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Maurice Schumann, qui inaugura le festival, traite-t-il avec la bégum de sévères questions de politique internationale ou ne lui confie-t-il pas plutôt ses impressions sur les films de la journée ?

Et voici de nouveau Vincent Scotto, dos à dos avec l'acteur suédois Tennenberg. Tous deux vont, semble-t-il, se battre en un duel au pistolet. Mais c'était, comme bien l'on pense, un combat pour rire, une satisfaction donnée à l'un des nombreux caprices dont sont coutumiers les photographes.

Au gala des Ambassadeurs, où les personnalités du cinéma côtoyaient les vedettes du Gotha et de la politique, S. M. la reine Alexandrine de Danemark converse avec Françoise Christophe, que lui a présentée M. Thurneyssen, délégué à Cannes par le Quai d'Orsay.

Sous le regard heureux et fier de sa mère, un « poulbot » parisien, Georges Poujouly, boucle sa valise. Ayant tourné dans *Jeux interdits* et *Nous sommes tous des assassins,* il quitte l'école pendant quelques jours pour vivre, en venant à Cannes, le plus beau rêve de sa vie.

Les trois interprètes de *Rasho Mon,* réalisé au Japon par Ashira Curosawa, et qui, bien que déjà couronné l'année dernière à la Biennale de Venise, reste un des films « à voir » de 1952.

Groupés sous la bannière d'Isidore Isou, les « lettristes » se montrent de plus en plus turbulents. Tandis que les uns se faisaient bruyamment remarquer à Paris durant la première de *Vuclea,* d'autres manifestaient à Cannes, où il fallut pour rétablir l'ordre l'entrée en action du « panier à salade ».

de masse, à l'anxiété métaphysique. Nous ruisselions d'amour... Quand ressuscitait Mary Garden, dans sa grande robe blanche, pour saluer, nous serions restés une heure à applaudir.

Je crois que *Pelléas* fut unique dans l'histoire et la « petite histoire » de la musique. La bataille dura plus longtemps que celle d'*Hernani.* Elle a marqué toute une génération ; nous avons, nous de 1902, des « mots de passe » pour nous reconnaître. Nous avons été embaumés, fleuris par *Pelléas,* associés à un triomphe de l'idéal sur le réel ; pris par Debussy et Maeterlinck, dont la querelle nous était indifférente, comme Valéry, dix ans plus tôt, par Mallarmé. Il y a des vulgarités, des laideurs contre quoi *Pelléas* est resté notre armure. Je n'admets pas qu'il ait « vieilli ». Je ne dirai rien de la représentation du cinquantenaire, où seule M^lle^ Irène Joachim a égalé notre attente et nos souvenirs. Les transparences orchestrales obtenues par Messager, je ne les ai pas retrouvées. Les basses sont épaisses ; le chant de flûte, les six petites tierces marines de la grotte, les lumières du retour n'ont pas la précision ou l'éclat de jadis. Il y a une *revision* à opérer. Trois des grands créateurs : Garden, Périer et l'inoubliable Arkel, Félix Vieuille, vivent toujours ; les deux derniers étaient présents. Ont-ils retrouvé chez les « nouveaux » leur ferveur, l'intensité du sentiment ? C'est cela qui manque un peu. *Pelléas* ne s'est pas refroidi. Mais l'interprétation de *Pelléas,* oui. Il y a une « perfection à rétablir ». Mais nous avons revu, rafraîchis, les décors de la création. Les vrais. Ceux qui correspondent à la musique.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « ANNA KARENINE »

LA représentation, au théâtre de la Renaissance, des deux actes et des dix-sept tableaux extraits par M. Raymond Rouleau du grand roman de Tolstoï pose une fois de plus la question du transfèrement des chefs-d'œuvre romanesques à la scène. Si je réponds tout de suite que je suis contre, ce pourrait être d'abord pour la raison toute simple qu'on s'efforcerait en vain à citer un seul exemple de chef-d'œuvre dramatique obtenu par un travail d'adaptation. La tentation est grande, je le reconnais, pour un homme de théâtre de retrouver, dans le cadre d'une pièce, le succès acquis par le roman et, sur un plan plus élevé, de faire vivre en chair et en os des personnages jusque-là livrés à la seule imagination du lecteur.

Cela dit, il convient de rendre hommage à M. Raymond Rouleau pour l'extraordinaire travail de mise en scène auquel il s'est attelé avec un bonheur constant, et l'on dirait que son film ne contient pas une erreur, n'était cette fâcheuse scène de l'église, où les amis et relations d'Anna commentent avec réprobation son intrigue avec Vronski. J'ai parlé de film. En effet, le moyen de faire autrement ? La technique à laquelle s'est rallié l'adaptateur est purement cinématographique. Coupant ici, retranchant là, il n'a réussi à condenser en dix-sept tableaux la diffluente matière d'*Anna Karenine* — près de mille pages dans l'édition de la Pléiade ! — qu'en limitant à un propos linéaire la passion d'Anna pour Vronski, un livre qui brasse toute une société, de sorte que son dessein moralisateur s'en accuse singulièrement.

Mais, en vérité, quelle maîtrise de l'image ! Quelle science de la composition ! Quel art subtil et presque diabolique dans la disposition des éclairages ! Le premier tableau nous restitue, dans l'obscurité de la nuit, l'atmosphère d'une gare enfumée, avec ses signaux rouges et blancs dont certains se balancent, les coups de sifflet, le bruit de la vapeur qui s'échappe de la locomotive. C'est hallucinant ! Que dire aussi de la scène quasi muette de l'Opéra, où deux loges dorées paraissent à mi-hauteur de la scène, tandis que le reste de la salle de spectacle évoquée plonge dans une demi-ténèbre où s'élèvent les voix des chanteurs ! Le spectacle est fort beau. A plusieurs reprises, notamment pour la réception chez la princesse Betsy-Tverkoï, au cours de laquelle Anna cède pour la première fois au vertige qui l'entraîne vers Vronski, Raymond Rouleau emploie le procédé qui consiste à situer ses personnages à diverses hauteurs du second plan. L'habileté rejoint ici une espèce de féerie, et la décoratrice Lila de Nobili ne contribue pas pour peu à cette réussite de virtuose. Tout au plus pourrait-on élever quelques réserves sur ces deux titans brumeux qui, à droite et à gauche, soutiennent sur un fond de toile un fronton mythique et qui symbolisent le romantisme du livre. Quant au reste, il n'y a que des éloges à faire. L'économie des décors est toujours d'un goût exquis, les costumes enchantent.

La distribution, de son côté, est dans l'ensemble satisfaisante. M^me^ Françoise Lugagne, qui assume le rôle écrasant d'Anna, y montre beaucoup d'intelligence, bien qu'elle paraisse plus à son aise dans la colère et l'âpreté que dans la tendresse et le pathétique ; Yves Vincent est un Vronski acceptable ; Gérard Oury, un Alexis Karenine sans une fausse note.

Et cependant, lorsque le rideau tombe sur la dernière scène qui devrait nous prendre aux entrailles (la mort d'Anna, qui se jette sous les roues d'un train), nous ne sommes pas émus. Nous nous demandons même si nous l'avons été, fût-ce quelques minutes, au long de ce papillotement dramatique. Pourquoi ? C'est que l'œuvre de Tolstoï a été réduite à un scénario : elle nous apparaît, par les soins de Raymond Rouleau, décharnée, réduite à son ossature, purgée de toutes ses implications psychologiques tellement nécessaires ! Dans cette dernière scène notamment, l'embarras de l'adaptateur a été si grand qu'il s'est vu contraint de recourir au récit indirect, celui du roman, dont il fait lire quelques phrases dans l'ombre. Dans les intervalles de ce récitatif, Anna reprend une lamentation qui nous laisse presque froids, dans la mesure même où l'illusion de la vie vraie nous est retirée par le malencontreux récitant. Il faut reconnaître que Françoise Lugagne a quelque excuse de nous paraître à ce moment mal à l'aise, brisée qu'elle est dans son effort de concentration par ce bavard invisible. Moralité : ne dépeçons pas les chefs-d'œuvre du roman pour les porter à la scène.

Mais cette *Anna Karenine* constitue néanmoins sinon une vraie pièce de théâtre, du moins un spectacle remarquable et qui mérite d'être vu.

PETITES CHRONIQUES

MASSON. — *Pont et canal à Venise.*

VENISE ET LA PROVENCE VUES PAR ANDRÉ MASSON

CE fut une surprise pour beaucoup, l'an dernier, de reprendre contact avec l'œuvre d'André Masson. Elle s'était renouvelée au point que l'on aurait pu croire (bien à tort, sans doute) que le peintre laissait jaillir pour la première fois sa libre inspiration — nous allions écrire : sa libre respiration — et qu'il ne s'était livré jusque-là, le pinceau à la main, qu'à des exercices d'esprit. Cette année, à la même galerie (Louise Leiris), l'artiste suit avec une sorte d'exaltation la voie dans laquelle il s'est engagé.

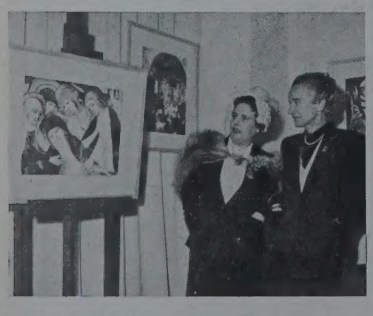
Venise devait être un de ces lieux privilégiés où le peintre cristallise le spectacle changeant des palais et des eaux, des ciels et des lumières. Il apporte à son œuvre une science de la fluidité et de la transparence qui rappelle celle des Chinois, mais il y ajoute un lyrisme assez méditerranéen. Les rencontres et les transfigurations de l'homme et de la nature se résolvent en reflets diaprés qui évoquent des grottes sous-marines ou des firmaments illuminés de toutes les couleurs du spectre solaire.

Dans les peintures, la composition ne s'ordonne qu'en sous-jacence et semble s'effacer derrière les subtilités de la nuance, mais les lithographies nous montrent qu'en réalité André Masson est resté constructeur : ce n'est pas sans raison profonde qu'il a élu domicile dans le plus cézannien des paysages, au pied de la Sainte-Victoire.

B. CH.

EXPOSITION GENEVIÈVE ROUCH

Dans son numéro du 12 mai 1951 *France-Illustration* signalait à ses lecteurs les admirables fresques qui décorent une humble chapelle, Notre-Dame-des-Sept-



Fontaines, située en pleine campagne, entre Brigue et Tende. L'auteur du reportage, notre collaboratrice Geneviève Rouch, avait réussi à photographier ces fresques. C'était une véritable découverte. On sait fort peu de chose du peintre qui exécuta ces œuvres, Jean Canavesi. Elles constituent un des plus beaux ensembles du XV^e^ siècle. En exposant à la librairie Palmes toutes les photographies prises par elle à Notre-Dame-des-Sept-Fontaines, M^lle^ Geneviève Rouch — ci-dessus en compagnie de la comtesse de Lesguern (à dr.) — rappelle l'attention des spécialistes sur un point passionnant de l'histoire de l'art.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE DE 1939-1945

M^me^ Camille Mayran, *Larmes et Lumière à Oradour,* préface de Gabriel Marcel (Plon, 254 pages). L'auteur a été amenée à écrire ce livre dans des circonstances étranges. Elle a eu connaissance d'un texte manuscrit, mi-poétique, mi-prophétique, écrit peu de jours avant le drame d'Oradour, où il devait trouver la mort, par le fils aîné du philosophe Aimé Forest. Cette bouleversante prémonition l'a incitée à prendre contact avec les survivants de l'abominable massacre et à reconstituer l'atmosphère du drame en suivant pas à pas les familles du village au cours des journées où la mort rôdait autour d'elles. Nous avons ainsi une évocation qui contraste avec l'anonymat de l'information usuelle, qui se borne à dénombrer les victimes. Grâce à elle nous pénétrons dans chacun des foyers qui allaient être dévastés, et de la touchante intimité de ces scènes domestiques se dégage un tableau d'une indicible beauté morale. Un souffle mystique anime ces pages pleines de tendresse et de piété : quoi de plus émouvant que le sort de cette mère que sa petite fille avait vainement suppliée de la ramener à Paris « parce que, sans cela, elle mourrait » ? Quoi de plus chrétiennement sublime que cette phrase d'une mère qui a perdu ses deux enfants : « Je ne veux aucun mal aux meurtriers ; je voudrais seulement qu'ils comprennent le mal qu'ils ont fait » ?

La préface de M. Gabriel Marcel place tout le livre sur le plan de spiritualité dans lequel se déroule le récit de cet effroyable martyre d'une population innocente ; elle nous montre que dans ces décombres et parmi les chairs calcinées l'amour demeure et qu'il est plus fort que la mort.

LA MARINE FRANÇAISE :

Jacques Mordal, *la Bataille de Casablanca* (Plon, VI-312 pages, nombreuses cartes et illustrations). Le plus tragique malentendu de la guerre : la bataille de trois jours qui, pour la première fois dans l'histoire, opposa en novembre 1942 Français et Américains. L'auteur se garde de vouloir réveiller l'amertume d'un sacrifice évitable ; son seul but est de reconstituer, à l'aide de témoignages écrits et oraux, les diverses phases de cette mêlée confuse où déployèrent le même héroïsme deux adversaires qui n'étaient point ennemis et luttaient pour le même idéal.

Ce drame n'eut heureusement pas de suites ; les liens d'amitié se renouèrent entre les combattants après le dernier coup de feu. Le 21 novembre un service fut célébré en la cathédrale de Rabat à la mémoire des soldats et marins français et américains tombés les jours précédents. « Il ne s'est pas trouvé un seul combattant américain pour reprocher aux nôtres de s'être défendus... Leur estime avait été d'autant plus vive que la résistance avait été plus complète. « Vous aviez vos ordres, j'avais les miens », dit l'amiral Michelier à l'amiral Hewit en lui serrant la main.

Bataille sans haine, mais non sans héroïsme. Une page d'histoire qui devait être écrite, et qu'il ne reste plus qu'à tourner...

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Centenaires parisiens

Du 24 au 27 avril a été célébré le centenaire de l'école des Frères de Saint-Thomas-d'Aquin de la rue de Grenelle. L'importance de cette institution, qui compte parmi ses anciens élèves des hommes devenus notoires dans des branches diverses, conférait à ces fêtes une grandeur et un intérêt particuliers. Une messe pontificale fut célébrée par M^gr^ Debray, évêque de Meaux, ancien élève de l'école, en présence de M^gr^ Rivière, ancien curé de la paroisse.

De nombreux autres prélats assistaient aux cérémonies et M^gr^ Feltin bénit les plaques commémoratives qu'inaugura M. Paul Coirre, président du Conseil municipal.

Une cérémonie a été organisée en l'église Saint-Vincent-de-Paul à l'occasion du centenaire du grand orgue, coïncidant d'ailleurs avec le centenaire des fresques de Flandrin et du calvaire de Rude qui ornent la nef. Le maître Marcel Dupré et les Petits Chanteurs à la croix de bois prêtaient leur concours à cette soirée, que présidait S. Exc. M^gr^ Touzé, évêque auxiliaire de Paris.

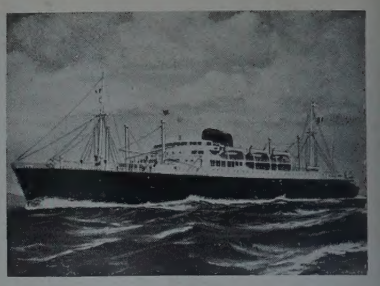
Un congrès de l'enseignement libre

M^gr^ Touzé présida également la séance de clôture du XXX^e^ Congrès de la Fédération des syndicats professionnels de l'enseignement libre. Les congressistes ont étudié les problèmes de la pédagogie actuelle et la situation des maîtres. Parmi les personnalités présentes : M. le chanoine Descamps, secrétaire général au comité national de l'enseignement libre ; M. le chanoine Lemonnier, de Rouen ; M^gr^ Loth, d'Evreux.

LES FLORALIES DE LILLE

Sur 4 hectares, dans ce grand hall de la Foire commerciale de Lille et dans le terrain avoisinant, une magnifique exposition florale a, pendant une semaine, attiré 50.000 visiteurs. Le président Pleven inaugura cette manifestation, à laquelle

plusieurs pays étrangers, notamment la Belgique, la Hollande et l'Italie, ont participé. Les architectes les plus réputés avaient pris part à l'élaboration des ensembles, dont notre photographie montre le motif central du Grand Palais.



Le *Pierre-Loti.*

DEUX NOUVELLES UNITÉS DE LA FLOTTE MARCHANDE FRANÇAISE

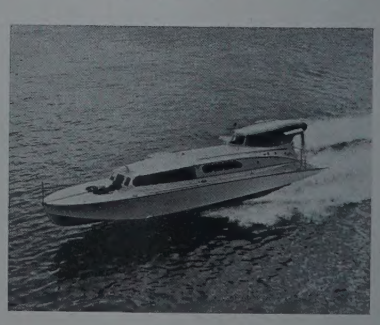
LA Compagnie des Messageries Maritimes vient d'augmenter sa flotte de deux nouveaux bâtiments. A Dunkerque a été lancé, aux Ateliers et Chantiers de France, le paquebot mixte *Calédonien.* Ce lancement avait lieu au moment même où la Nouvelle-Calédonie s'apprête à célébrer le centenaire de son rattachement à la France. Or le *Calédonien* est appelé à assurer le service de la ligne Tahiti-Nouvelle-Calédonie des Messageries Maritimes. Le nouveau bateau avait pour marraine M^me^ Christian Pineau, femme de l'ancien ministre. M. André Morice, ministre des Travaux publics, présidait la cérémonie du lancement et le banquet qui la suivit. De nombreux invités y assistaient et les félicitations ne furent pas ménagées à M. Anduze-Faris, président des Messageries Maritimes, ainsi qu'à M. Jacques de Nervo, président des Ateliers et Chantiers de France.

Le *Calédonien,* qui mesure 167 m. 35 de longueur et 20 m. 60 de largeur, a une vitesse de 17 nœuds et peut transporter trois cent soixante-trois passagers et un volume de marchandises en balles de 14.100 mètres cubes.

Il y a peu de jours la même compagnie faisait mettre à l'eau à Brest un autre paquebot mixte, le *Pierre-Loti,* construit par l'arsenal. La marraine était M^me^ René Pleven, épouse de l'ancien président du Conseil. La mise à l'eau eut lieu en présence de M. Gavini, secrétaire d'Etat à la Marine, qui prit la parole au déjeuner qui suivit, ainsi que M. Anduze-Faris et l'ingénieur général Morel. Au nombre des invités se trouvaient le fils de Pierre Loti, M. Samuel Loti-Viaud, et sa femme.

Le *Pierre-Loti,* qui est destiné à la ligne de la côte orientale d'Afrique et de Madagascar, mesure 150 mètres de longueur sur 19 m. 60 de largeur. Sa jauge brute est de 10.100 tonneaux et sa vitesse, de 17 nœuds.

L'ÉGYPTE VA RECEVOIR UN HYDROGLISSEUR FRANÇAIS



CET hydroglisseur vient d'être présenté officiellement à Meulan, en présence de S. E. Ali Shawki bey, ministre d'Egypte à Paris, et de nombreuses personnalités françaises et égyptiennes, parmi lesquelles le général d'armée aérienne Valin. Etudié et construit spécialement pour le gouvernement égyptien par la Société des constructions navales de Meulan, ce bateau est le plus puissant de ce genre. Par sa constitution, qui allie robustesse et légèreté, par l'importance des réserves de combustible, qui autorise un rayon d'action de 700 kilomètres, cet hydroglisseur fait grand honneur à la technique française.

HENRI TROYAT LAURÉAT DU GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE MONACO

Les gros boulets de fonte gisent en pyramide sur le gazon, devant les tours blanches du palais princier. Les branches des palmiers se dessinent franchement sur le ciel bleu. De la terrasse qui domine la baie on aperçoit le port ravissant où, sur l'eau couleur de turquoise, de tout petits bateaux qui ont l'air en sucre sont dominés par la masse grise d'un destroyer américain. Les marins, assemblés à l'avant du navire, écoutent le commandant leur parler dans un porte-voix, comme au temps de la marine en bois. Leur annonce-t-il le nom du lauréat ? Car c'est aujourd'hui que le Conseil littéraire de la Principauté désigne l'heureux bénéficiaire du prix d'un million, créé par S. A. S. le prince Rainier III de Monaco, et dont le premier titulaire fut, l'an dernier, M. Julien Green.

« Il ne s'agit ni d'un prix de découverte ni d'un prix de consécration, déclarait M. Georges Duhamel. Nous voulons aider un écrivain déjà reconnu à poursuivre son œuvre. »

C'était éliminer Valéry Larbaud, qu'on avait donné d'abord comme favori. On sait que le grand écrivain, abattu par la maladie, a cessé d'écrire.

A 5 heures de l'après-midi Henry Troyat l'emportait à l'unanimité. C'était son quatrième prix littéraire, après le prix populiste, le prix Max-Barthou et le prix Goncourt. Mais l'auteur de *Tant que la terre durera* méritait cette dernière couronne et par son énorme labeur et par son ferme talent. — Y. G.

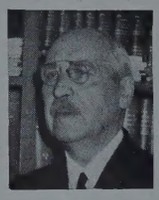
LA SEMAINE HIPPIQUE

Sauts d'obstacles à Paris...

Le Cercle de l'Etrier manifeste en ce moment une grande activité. Compétitions pour S. H. R. U., épreuves d'entraînement se succèdent sur les pistes printanières de Madrid. Le deuxième parcours d'obstacles réservé aux sociétés est revenu à l'équipe du Cercle hippique de France, qui a montré beaucoup d'allant. Au classement individuel M. Céran-Maillard, du « Bien Aller-Sénart », sans faute dans une échappée de 50", se place devant M. Martzneff, de l'escadron de Verdun.

Intéressante démonstration de concours, par la suite, dotée d'une coupe offerte par le général Juin, membre d'honneur du Cercle. Sur un très beau tracé du colonel de Rolland, Mlle Luchaire s'est montrée la meilleure après barrage, interprétant Babouche dans un style élégant ; Mlles Rainal et Raineteau galopant sur sa brisée. Nombreuse assistance : général et Mme Juin, baronne de Rolland, général et Mme Pedron, général et Mme Bessières, M. et Mme Borgeaud, Mme Rothé, comtesse de Castries...

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU TOURING-CLUB



Le Conseil d'administration du Touring-Club de France a désigné comme président de la grande association, en remplacement du regretté Henry Gasquet, M. André Defert, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. M. Defert est remplacé à la vice-présidence par M. Eyrolles, directeur général de l'Ecole des travaux publics.

LES FLEURS DANS LA MAISON

C'est une charmante et très précieuse exposition qui a été organisée à la Galerie La Boétie par notre confrère *Art et Décoration* et par le groupement *Interflora*. La collaboration de nos grands décorateurs et de nos meilleurs fleuristes parisiens a permis de composer des intérieurs d'un goût exquis, où la fleur joue un rôle de premier plan.

Décorateurs et fleuristes ont su assortir des nuances et composer des harmonies vivantes. Ici un jardin d'hiver d'une aérienne légèreté nous propose des plantes rares, là une vasque de grand style reçoit une pyramide de fleurs variées et, plus loin, des tulipes semblent voltiger autour d'un berceau pour une fête de baptême. Tout cela crée une atmosphère de féerie à laquelle nul visiteur n'est insensible.

LES DISQUES NOUVEAUX

Jean Françaix : « Trio à cordes »

Un exquis trio à cordes a été enregistré avec art par les trois frères Pasquier. L'auteur en est Jean Françaix. L'orthographe de son nom ne fut point respectée sur l'étiquette de cet excellent disque micrograde variable (Disques Polydor), ce qui provoquera nombre d'erreurs dans le monde des étudiants. Attention aux futurs concours d'histoire de la musique !

Les notes légères semblent pressées d'atteindre quelque but invisible. Un *scherzo*, écrit dans le même sens aimable et riant, succède au mouvement initial. Puis vient l'*andante* en sourdine, suave et doux, d'une expression à la fois sensible et apaisée, teinté de mélancolie. Le *rondo* final, amusant, soudain s'alanguit, puis repart avec ardeur et s'achève par des accents légers. L'inspiration de Jean Françaix est toujours harmonieuse. Il a raison de l'affirmer et de ne pas sacrifier avec excès à la dissonance.

W.-L. Landowski.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Le Vietnam et la civilisation

Tran Van Tung (Ed. de la Belle Page). Dans ce livre, dédié au président Tran Van Huu, l'auteur présente un aperçu substantiel de la civilisation vietnamienne et de ses différents aspects. Il en décrit les forces spirituelles et insiste, comme il est naturel pour le lettré qu'il est, sur la littérature et la poésie, dont il cite de beaux exemples, car cet ouvrage est aussi une précieuse anthologie. Il s'achève sur un hymne de confiance dans l'homme et dans la jeunesse.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 27 mai
21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
QUATUOR HAYDN
Haydn - Beethoven - Debussy

LES SPECTACLES

NOUVEAU SPECTACLE aux DEUX-ANES
Si peau d'zébi m'était conté !
UN TRIOMPHE

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ
Location 14 jours d'avance

Caveau de la République
DROLES D'AIRS
Jacques GRELLO - Léo CAMPION
Jean VALTON et Léo NOEL

TH. des VARIÉTÉS
LE PÈRE DE MADEMOISELLE
de Roger-Ferdinand

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
L'EVENEMENT DE LA SAISON !
... SUR LA TERRE COMME AU CIEL
CAUSSIMON VICTOR FRANCEN J. MERCURE

SURPLUS D'ÉDITEURS
Livres neufs val. 500 francs depuis 75 francs. Catalogue 32 pages 2.000 titres sur demande. Sté E. L. J. M. (365), 79, Gde-Rue, POITIERS.

BIBLIOPHILIE
CHIMOT vient de graver à l'eau-forte un texte rare, impeccablement édité à 429 ex., « LES SOUPERS DE DAPHNÉ », de M. de Querlon. Éditions d'Art ERYX, 120, bd de la Chapelle, Paris, 18e. En souscription. (Notice et catalogue galants XVIIIe franco.)

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

LES VACANCES APPROCHENT

Les présentations de modèles d'été se succèdent sans interruption... les maillots de bain ne sont pas oubliés. Il y a quelque temps la Société Européenne des Filés Lastex nous conviait à admirer, au cours d'une réception mondaine particulièrement réussie donnée aux Ambassadeurs, quelques-uns des plus beaux modèles réalisés en filés Lastex par les meilleurs faiseurs ; quelques jours plus tard l'un d'eux, Monsieur Lucien LIBRON, présentait toute la gamme de ses créations « KESTOS » et « VAHINE ». Que d'hésitations en perspective !

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB^t N° 1	AB^t N° 2	AB^t N° 3	AB^t N° 4
Un an ...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB^t N° 1	AB^t N° 2	AB^t N° 3	AB^t N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

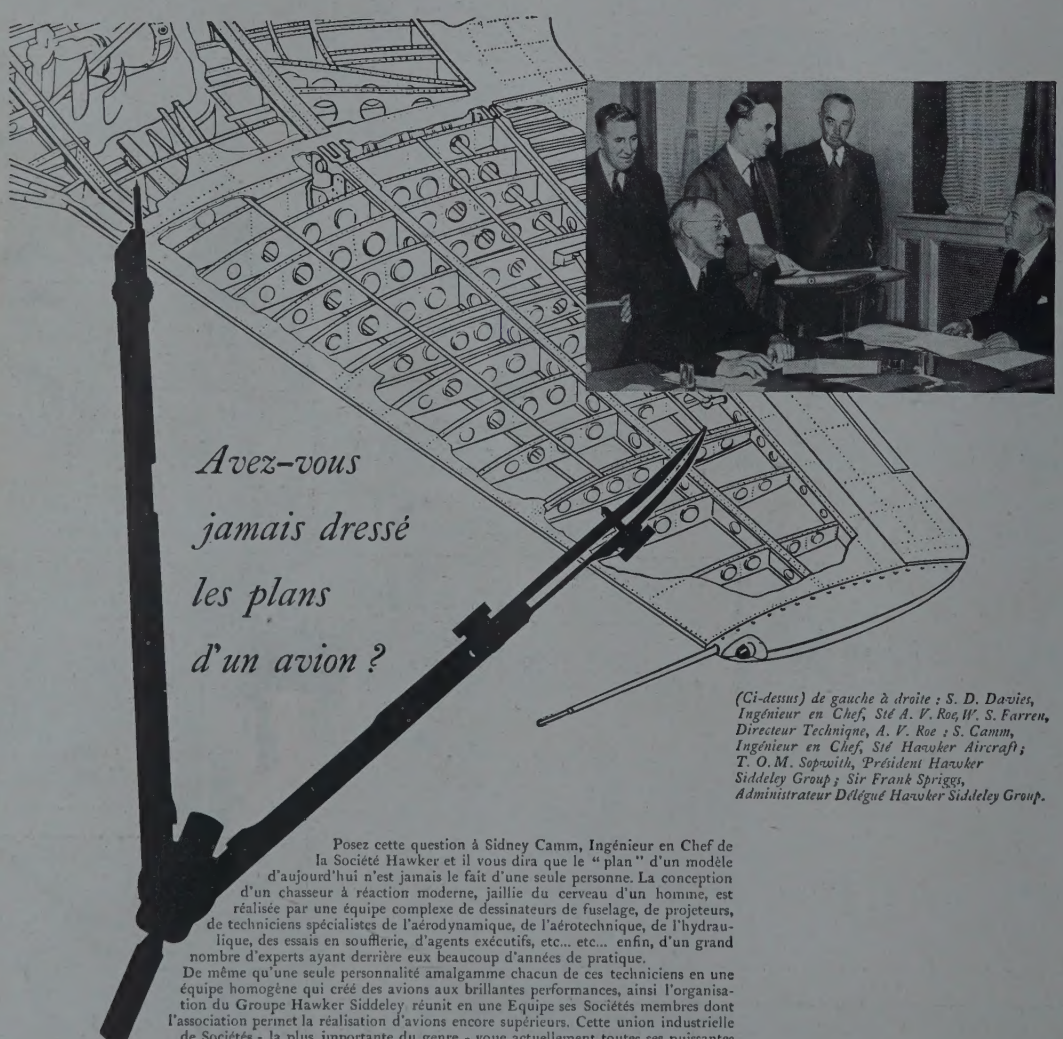
Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Pour la Défense du Monde Libre

NUMERO 5 - SERIE A



Avez-vous jamais dressé les plans d'un avion ?

(Ci-dessus) de gauche à droite : S. D. Davies, Ingénieur en Chef, Sté A. V. Roe, W. S. Farren, Directeur Technique, A. V. Roe ; S. Camm, Ingénieur en Chef, Sté Hawker Aircraft ; T. O. M. Sopwith, Président Hawker Siddeley Group ; Sir Frank Spriggs, Administrateur Délégué Hawker Siddeley Group.

Posez cette question à Sidney Camm, Ingénieur en Chef de la Société Hawker et il vous dira que le "plan" d'un modèle d'aujourd'hui n'est jamais le fait d'une seule personne. La conception d'un chasseur à réaction moderne, jaillie du cerveau d'un homme, est réalisée par une équipe complexe de dessinateurs de fuselage, de projeteurs, de techniciens spécialistes de l'aérodynamique, de l'aérotechnique, de l'hydraulique, des essais en soufflerie, d'agents exécutifs, etc... etc... enfin, d'un grand nombre d'experts ayant derrière eux beaucoup d'années de pratique.
De même qu'une seule personnalité amalgamme chacun de ces techniciens en une équipe homogène qui créé des avions aux brillantes performances, ainsi l'organisation du Groupe Hawker Siddeley réunit en une Equipe ses Sociétés membres dont l'association permet la réalisation d'avions encore supérieurs. Cette union industrielle de Sociétés - la plus importante du genre - voue actuellement toutes ses puissantes ressources à l'édification de la force défensive du Monde Libre.

Hawker Siddeley Group

PIONNIER... TOUJOURS EN TÊTE DE L'AVIATION

Siège social du Groupe : 18 St. James's Square, London, SW.1
A. V. ROE, GLOSTER, ARMSTRONG WHITWORTH HAWKER, AVRO-CANADA, ARMSTRONG SIDDELEY, HAWKSLEY, BROCKWORTH ENGINEERING, AIR SERVICE TRAINING AND HIGH DUTY ALLOYS

ALIANVIC

ITALIE

Nous sommes intéressés par offres d'articles pour fumeurs, fournitures de bureau et similaires. Nous acceptons représentations et concessions. Écrire
SALVANESCHI
Casella Postale N° 562 - GENOVA

Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à
SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE
3

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Mai-Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

SUISSE

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours tout compris, depuis fr. s. 112.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. Ch. Not. Paris, **20 Mai**, à 14 h.
En **deux lots**, de
2 IMMEUBLES A PARIS
1° **CITÉ FALGUIÈRE, 14**
(15e arrt). Sup. : 1.070 m. 80. Rev. act. : 40.000 fr. **M. à p. : 1.500.000 fr.**
2° **Rue MALEBRANCHE, 1, 3, 5 angle r. St-JACQUES, 196**
(5e arrt). Sup. : 921 m. Rev. brut mens. : 35.940 fr. **M. à p. : 2.500.000 frs.**
S'adr. Not. Me **MALTERRE**, à Longjumeau (S.-&-O.) ; Me **MICHON**, à Vitry (Se), et à Paris : Me **DU BOYS** et Me **LESGUILLIER**, 9, r. Villersexel, dép. ench.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.